

Historique

Du

85^e régiment d'infanterie

pendant la Grande guerre 1914/1918.

I

Le 6 août 1914, le régiment est rassemblé sur le champ de manoeuvre de Moyennes. Depuis quatre jours déjà, l'ordre de mobilisation générale des armées de terre et de mer avait été affiché sur les murs de la ville de Cosne et cet ordre de revanche était accueilli avec enthousiasme sincère et franche gaîté, les jeunes regrettant de ne pas partir et les vieux de ne le pouvoir plus. En longues files, les réservistes, sans retard, avaient rejoint leurs unités, cantonnées dans les villages de Cours, de Saint-Père et de Moyennes. Et maintenant, sur ce terrain d'exercice semblant trop étroit, tous confiants dans leurs chefs, prêts à vaincre, vibrants devant le drapeau déployé, ils défilent la tête haute. La population civile entoure les troupes formées en carré et le colonel Rabier prononce une allocution qui émeut tous les coeurs. Il dit ce que la Patrie attend de ses enfants, il dit quels sont leurs devoirs, leurs obligations, mais aussi quelle sera leur fierté. Avec son colonel, le 85e en entier crie «Vive la France!». Puis le régiment, pantalons rouges et capotes bleues, défile musique en tête, dans les rues de Cosne, sous les acclamations et les fleurs.

Le lendemain 7 août, dans les trains pavoisés comme une fête, les bataillons, joyeux et calmes, embarquaient pour la frontière, aux cris de «Vive la France!». Le 85e partait en campagne.

II

Encadrement du régiment au départ.

Etat-major:

Colonel Rabier, commandant le 85e.

Médecin-major de 1ère classe: Vedrines.

Capitaine adjoint au chef de corps: Descroizettes.

Officier de détails: lieutenant de la Choue de la Mettrie.

Commandant de la 1ère section de mitrailleuses: lieutenant de Roffignac.

Commandant de la 2ème section de mitrailleuses: lieutenant Le Brun.

Commandant de la 3ème section de mitrailleuses: lieutenant Boivin.

Officier téléphoniste: sous-lieutenant Vrinat.

Porte-drapeau: lieutenant Provence.

Chef de musique: Malzac.

1er bataillon:

Etat-major: commandant Fournier.

Officier adjoint: sous-lieutenant de Gramont.

Médecin aide-major: Lantier.

1ère compagnie: capitaine Mingalon.

1ère section, lieutenant Baldini; 2e section: sergent-major Roux; 3e section: adjudant Cloix;

4e section: sous-lieutenant Perrin.

2e compagnie: capitaine Mechet.

1ère section: lieutenant Gauché; 2e section: adjudant Semence; 3e section: sous-lieutenant

Duperier; 4e section: sergent-major Renaud.

3e compagnie: capitaine Reynaud.

1ère section: sous-lieutenant Guilion; 2e section: sergent-major Nely; 3e section: adjudant

Touleron; 4e section: sergent-major: Gaulard.

4e compagnie: capitaine Decosse.

1ère section: lieutenant Duhoussay; 2e section: sergent-major Pauly; 3e section: adjudant

Grandjean; 4e section: sous-lieutenant Charton.

2e bataillon:

Etat-major: commandant Morin-Reveyron.

Sous-officier adjoint: maréchal des logis Leblond.

Médecin aide-major: M. Ribes.

5e compagnie: capitaine Mignucci.

1ère section: sous-lieutenant Bernardon; 2e section: adjudant chef Riom; 3e section: adjudant

Luzeau; 4e section: sous-lieutenant Justamon.

6e compagnie: capitaine de Premorel.

1ère section: lieutenant du Plessis; 2e section: sergent-major Voillot; 3e section: adjudant

Rouyat; 4e section: lieutenant Pecquet.

7e compagnie: capitaine du Souich

1ère section: sous-lieutenant Defrance; 2e section: adjudant chef Demange; 3e section:

adjudant James; 4e section: sous-lieutenant Ducruet.

8e compagnie: capitaine Dupuis.

1ère section: sous-lieutenant Bray; 2e section: adjudant Morin; 3e section: adjudant Lepresle;

4e section: sous-lieutenant Graillet.

3e bataillon:

Etat-major: capitaine Hannequin.

Sous officier adjoint: maréchal des logis Parent.

Médecin aide major: M. Proust.

9e compagnie: capitaine Dubreuil.

1ère section: sous-lieutenant Chevy; 2e section: adjudant-chef Peyrusse; 3e section: adjudant

Masse; 4e section: sous-lieutenant Pannetier.

10e compagnie: capitaine Girault.

1ère section: lieutenant Pons; 2e section: sergent-major Grandfond; 3e section: adjudant

Chauvet; 4e section: sous-lieutenant Bossuat.

11e compagnie: capitaine Mingasson.

1ère section: sous-lieutenant Riand; 2e section: sous-lieutenant Roux; 3e section: adjudant

Moure; 4e section: sous-lieutenant Dumas.

12e compagnie: capitaine Ancourt.
1ère section: sous-lieutenant Bouille; 2e section: sous-lieutenant Sagnet; 3e section: adjudant Picoche; 4e section: sous-lieutenant Bouriard.

CHAPITRE PREMIER SARREBOURG _ LA MORTAGNE

I Premiers engagements

Le régiment débarque le 8 août à Châtel-Nomexy, sur la voie ferrée Nancy-Epinal. Igney est son premier cantonnement. Le général de Maud'huy, qui vient de prendre le commandement de la 16e division, passe au milieu des troupes et prononce de vibrantes allocutions.

Le lendemain, dans la soirée, le régiment se met en marche, et alors commence la période de concentration où, en de longues étapes, par une chaleur accablante, dont les anciens reparleront longtemps, le 8e corps d'armée se porte sur la Meurthe. Au loin gronde la canonnade. Les premiers avions ennemis survolent nos troupes.

Le 14, baptême du feu. Le régiment doit attaquer Domèvre, les bataillons Hannequin et Fournier en première ligne, le bataillon Morin- Reveyron en soutien. Après avoir franchi le ruisseau de la Blette, les hommes entendent pour la première fois le sifflement des balles et l'éclatement des obus. Ce premier contact avec le feu est supporté avec un entrain parfait et tous, sans crainte, se précipitent d'un même élan, baïonnette haute, aux cris de : »En avant! En avant! En avant!« Et dans Domèvre délivré, les habitants qui avaient assisté au pillage de leurs maisons et à l'exécution de quelques-uns des leurs, sortent de leurs caves, tremblant encore, pour acclamer nos braves.

Le 1er bataillon talonne l'ennemi qui se replie et, le 14 au soir, les 1ère et 3e compagnies occupent la partie sud-est de Blâmont, en extrême pointe du corps d'armée.

A la suite de cet engagement, le colonel Reibell, commandant la brigade, faisait paraître l'ordre du jour suivant:

(Pendant la journée du 14 août, le 85e régiment a donné la plus haute idée de sa valeur militaire par son entrain, son endurance, son impassibilité sous le feu de l'artillerie le plus violent).

Il a subi des pertes sensibles, dont quelques-uns particulièrement cruelles. Le commandant Fournier, le capitaine Mechet sont tombés au Champ d'honneur. Le régiment les pleure, mais sans faiblesse, et il jure de les venger. Le critérium de la discipline du 85e est donné par ce fait qu'aucun des blessés sur le terrain n'a fait entendre la moindre plainte et qu'au contraire certains demandaient que l'on s'occupât avant eux de camarades plus gravement atteints. Enfin, c'est dans un silence absolu que le cantonnement de Barbas a pris les armes pendant l'alerte de nuit du 15 août à 2 heures, aucun coup de feu n'a été tiré par les sentinelles.»

Puis c'est la poursuite de l'ennemi, qui continue son mouvement de recul, et, le 15 au soir, sous une pluie battante, mais l'espérance au coeur, en colonne par quatre sur la route de Tanconville à Hatigny, le régiment franchit cette frontière, dont le poteau a été arraché et l'aigle impérial brisé, qui nous fut brutalement imposée il y a quarante-quatre ans.

Le 17, le régiment s'établit en halte gardée à Lorquin et, à 19 heures, le 2e bataillon pénètre à Xouaxange sur les traces de l'ennemi. Nous sommes à 6 kilomètres de Sarrebourg.

II

Sarrebourg

Le 18, le mouvement en avant est repris. La 31e brigade, commandée par le colonel Reibell, a pour mission d'occuper Sarrebourg avec le 95e, flancgardé par deux compagnies du 85e (compagnies Reynaud et Decosse) qui se portent sur Bÿhl. L'attaque est appuyée par les 2e et 3e bataillons du 85e. Ces mouvements s'exécutent sans que le régiment ne rencontre de résistance de la part de l'ennemi.

Le lendemain, la division doit enlever les hauteurs situées au nord de Sarrebourg et le régiment reçoit comme objectif Reding, localité située à l'extrême droite du front d'attaque de la division.

A 8 heures, le 2e bataillon atteint la route de Sarrebourg-Bÿhl. A ce moment précis, l'artillerie ennemie ouvre un feu d'une extrême violence. Les batteries boches, qui avaient leur tir réglé sur ce point, tirent par salves de quatre pièces et sont tellement proches de nos lignes que les bruits des départs et des explosions se confondent. Le 2e bataillon déployé en lignes d'escouades, progresse d'une façon splendide sans un mouvement d'hésitation sur un terrain absolument uni et sous un feu terriblement précis. Les pertes sont considérables, malgré le morcellement extrême des unités et l'utilisation parfaite du terrain.

A 8 heures 30, les sections Rouyat et Voilot, de la 6e compagnie, et la section Defrance de la 7e compagnie, se jettent dans Petit-Eich, d'où elles chassent les derniers Allemands. La section James, de la 7e compagnie, qui cherche à prolonger sur la droite la section Defrance, est presque entièrement détruite par l'explosion de quelques obus de gros calibre.

Le 3e bataillon, qui au cours de la progression, a été arrêté en arrière de la lisière sud de Sarrebourg, est alors envoyé sur Petit-Eich pour appuyer l'attaque du 2e bataillon. Il exécute son mouvement par petites colonnes qui gagnent le lit de la Bièvre, où les hommes marchent dans l'eau jusqu'à la ceinture.

A 16 heures, tout le régiment est engagé (sauf les 1ère et 2e compagnies, qui gardent les ponts de la Sarre). Il forme deux groupements: le groupement de Bÿhl, sous le commandement du colonel, et le groupement d'attaque de Petit-Eich, avec le chef de bataillon Morin-Reveyron. Dans la soirée, l'action se ralentit sur tout le front. Le colonel Rabier en profite pour pousser dans la direction de Reding quelques éléments. Ils sont immédiatement soumis en plein découvert à un barrage des plus violents de shrapnells et un tir très nourri de mitrailleuses qui les prennent d'enfilade. Malgré l'exemple du colonel Rabier qui se porte en avant du front, un flottement se produit; seule une patrouille de la 9e compagnie arrive aux abords de Reding.

Les ordres transmis au cours de la nuit prescrivent la reprise de l'offensive avec les mêmes objectifs pour le lendemain.

Au lever du jour, on a plus encore que la veille l'impression de se trouver devant une position formidablement organisée. Reding apparaît complètement entouré de défenses. Des tranchées se découvrent sur les pentes dénudées de la longue croupe située au nord-ouest du village. Des mouvements se dessinent à la lisière des bois. Des groupes de cavaliers apparaissent de temps à autre et, pour la première fois, on voit un drachen surveiller le champ de bataille.

Mais l'ennemi prend les devants et, à 8 heures, il prononce une violente attaque par le nord et par l'est, appuyée par un tir formidable d'artillerie lourde qui nous cause des pertes sensibles, surtout en cadres. Des forces importantes allemandes, qu'on peut évaluer à une brigade, débouchent à l'est de Reding, précédées par des essaims de tirailleurs. Elles

descendent les pentes au pas de course, en colonnes par quatre. Certaines fractions marchent au pas de parade.

La garnison de Petit-Eich se défend avec acharnement et exécute des feux de salve qui jettent le désarroi chez l'assaillant. Mais bientôt la position devient intenable. Depuis longtemps notre artillerie de campagne est réduite au silence par les pièces de 150 et de 210, auxquelles elle ne peut répondre parce que hors de sa portée. Nos troupes, écrasées par le feu de l'artillerie lourde, sont chassées des maisons du village par des incendies qui se déclarent en plusieurs endroits. Le commandant Morin-Reveyron donne l'ordre de retraite sur La Maladrerie; quelques instants après il est tué. Le sous-lieutenant Bouille a pris le commandement de la compagnie et électrise ses hommes par son intrépidité. Il déploie sa compagnie en arrière du village et protège le repli. Une section de mitrailleuses, sous les ordres du lieutenant Boivin, met en batterie au premier étage d'une maison. Elle tire jusqu'à la dernière limite et, pendant deux heures, arrête la progression de l'ennemi.

Un ordre de la brigade prescrit au 85e de se replier en manoeuvrant. Dans un engagement d'arrière-garde, à Verdenal, le colonel Rabier, blessé au pied, mais conservant à cheval le commandement de son régiment, reçoit une deuxième blessure. A un aide-major qui s'approche pour le soigner, il dit:»Docteur, laissez-moi tranquille; j'ai autre chose à faire pour le moment!» Et il continue de donner ses ordres.

Ces journées de combat avaient été particulièrement dures. Des pertes considérables, dues surtout à la supériorité de l'artillerie lourde ennemie qui opérait comme sur un champ de manoeuvre dont chaque point était repéré d'avance, enlevaient au régiment les deux tiers de ses cadres et un total de 1 137 tués, blessé et disparus.

Du 21 au 23 août, la division repasse la frontière et bat en retraite sur les routes encombrées de civils. Les hommes, la mort dans l'âme, assistent au lamentable exode de ces malheureux qui abandonnent leurs villages et fuient, poussant devant eux leurs troupeaux et tra'nant dans des véhicules de fortune ce qu'ils ont de plus précieux.

III

La Mortagne

Le 8e corps d'armée s'est replié derrière la Mortagne. Dès le 25, l'ordre de reprendre l'offensive sur le front de toute l'armée est donné.

Le 25, les 1er et 3e bataillons appuient l'attaque de Mattexey par le 95e, qui est considérablement éprouvé. Le 26, le 1er bataillon pénètre dans Clémentine en feu où, il trouve des éléments du 13e et 29e.

Le 28, le 3e bataillon reçoit l'ordre de passer la Mortagne et de s'établir dans le bois du Feing. La 10e compagnie (lieutenant Pons) franchit la rivière sous un feu violent. Elle est précédée par une patrouille commandée par le sergent-fourrier Robinet. Après un vif engagement sous bois, au cours duquel le sergent Robinet tombe frappé d'une balle au front, la compagnie doit se retirer sur la Mortagne. A 18 heures, le 3e bataillon, appuyé par le 2e, attaque le bois du Feing et le village de Saint-Pierremont. La 11e atteint sans trop de pertes son objectif, la 12e essaie de déboucher sur Saint-Pierremont. Le clairon sonne la charge. Nos troupes sont accueillies par un feu terrible. Dans leur ardeur, des braves inconnus se jettent dans le ruisseau de Beloitte, qu'ils essaient de franchir et le courant les emporte. D'autres, non moins impétueux, parviennent jusqu'au pont du village, à quelques mètres des mitrailleuses qui les fauchent.

Au moment où le 2e bataillon atteint la Mortagne, une fusée donne le signal d'un tir de barrage des plus nourris. Une fraction de la 8e compagnie, d'autres de la 6e, sont décimées par l'éclatement malheureux d'un obus de gros calibre.

A la nuit, le front se stabilise aux lisières nord-est du bois du Feing. Il y a de nombreux blessés français et allemands. Les secours s'organisent et les convois sanitaires automobiles viennent rapidement en contact.

Le lendemain, des reconnaissances cherchent à s'approcher de Saint-Pierremont. Elles rapportent les renseignements que les Allemands sont retranchés dans les caves et que les abords du village apparaissent fortement organisés. Une section de la 11^e compagnie réussit à s'accrocher au pont de Saint-Pierremont. Dans le bois de Feing, on profite de tout répit pour aménager les tranchées. Sans abris sous un bombardement d'obus de tous calibres, sans ravitaillement assuré, sans tabac, sans nouvelles de leurs familles, les hommes acceptent la lutte sans proférer aucune plainte. Le temps est devenu très chaud; cette élévation de température, jointe à la présence de nombreux cadavres non enterrés, crée une atmosphère insupportable.

Après une nouvelle opération sur Saint-Pierremont, le régiment est relevé par le 13^e, le 2 septembre. La situation sanitaire laisse fort à désirer (fatigue considérable des hommes, nombreux cas de typho•de et de dysenterie provenant de la mauvaises qualité de l'eau). Le 7, il reprend les lignes. Le 9, le 2^e bataillon soutient une action du 98^e sur Xafféwillers, les 1^{er} et 3^e bataillons une action du 95^e sur Saint-Pierremont.

Dans l'intervalle, on a appris que le commandant Chauvet, chef d'état-major de la 16^e division, remplace le colonel Mathieu, qui avait commandé le régiment après l'évacuation du colonel Rabier. Ce choix est particulièrement sensible aux hommes, qui voient revenir à leur tête l'ancien commandant du 2^e bataillon et auront en lui un chef dont ils ont su apprécier la valeur en maintes circonstances.

Cependant l'ennemi recule; sous notre pression et sur l'ensemble du front les armées allemandes cèdent devant notre effort. Le 12, on a confirmation des succès français sur la Marne et des renseignements font conna'tre que l'ennemi se replie derrière la Meurthe. Le régiment repasse à Domptail, où des tombes très nombreuses et le témoignage des habitants accusent les pertes considérables que l'ennemi a subies pendant ces trois semaines de combat.

Le 13 septembre, le 8^e corps était rappelé sur la Moselle et le 85^e embarquait à Châtel-Nomexy pour une destination inconnue. De ceux qui six semaines auparavant avaient débarqués en cette même gare, plus de 1 500 manquaient à l'appel. Les débuts de la campagne avaient été particulièrement meurtriers pour le régiment, mais ceux qui restaient ainsi que ceux qui étaient venus en renfort, conservaient un moral superbe et une confiance inébranlable en l'avenir. Ils devaient avoir bientôt l'occasion de montrer qu'ils étaient toujours dignes de la confiance que leurs chefs avaient placée en eux.

II

LES HAUTS DE MEUSE

I

Premier séjour sur les Hauts-de-Meuse

Transportée par chemin de fer dans la région de Saint-Mihiel, la division reçoit l'ordre de faire une reconnaissance offensive en Wo'vre, au nord de la trouée de Spada et de la région des Grands-Etangs. Le mouvement se fera par brigades accolées, chacune ayant une batterie à sa disposition. Le 85^e marchera en tête de la 31^e brigade, qui a pour principal objectif Wo'1 et Doncourt-aux-Templiers.

Le 18 septembre, par une nuit des plus obscures, le régiment atteint, sous une pluie battante, Thillot-sous-les-Côtes, entièrement abandonné. Dans la direction du nord-est brillent

les feux des campements allemands, tandis qu'au loin les projecteurs de Metz balaient le ciel. Après quelques escarmouches avec les cavaliers ennemis, le 2e bataillon entre le 19, vers 11 heures, dans Wo'1 évacué par l'ennemi. A la même heure, le 3e bataillon occupait Doncourt.

Ses objectifs atteints, le régiment reçoit à la nuit, l'ordre de pousser sur Saint-Hilaire. Le 1er bataillon, resté jusque-là en réserve, en est chargé. Ces mouvements n'échappent pas aux observateurs ennemis. Une batterie ouvre le feu et le premier obus tombe sur le groupe des officiers du 1er bataillon, rassemblés autour de leur chef pour recevoir ses instructions. Le commandant Mingasson et le capitaine Decosse sont tués, le capitaine Mingalon horriblement mutilé meurt quelques heures après. Le capitaine Reynaud est fortement commotionné. Les sous-lieutenants Chevy et Ducruet sont blessés. Les hommes du 1er bataillon sont fort éprouvés par cet accident arrivé aux yeux de tous.

Les pluies des jours précédents ont transformé la Wo'vre en une sorte de lac où les reconnaissances poussées sur les lisières des bois situés au sud de Saint-Hilaire rencontrent des terrains très marécageux balayés par le feu des mitrailleuses et subissent des pertes sensibles. Le commandant de la division prescrit de ne pas pousser plus avant.

A la nuit, coup de théâtre! Ordre est donné de rompre le contact sans donner l'éveil à l'ennemi. Ce n'est pas sans un profond regret que les hommes, par des marches rapides, traversent de nouveau cette région qu'ils venaient de parcourir victorieusement.

Le 8e corps changeait d'armée.

Le régiment, embarqué à Lérrouville, est transporté à Sainte-Menehould. Il cantonne à Rapsecourt, en réserve d'armée; mais, après quarante-huit heures de repos, il est rappelé sur la Meuse.

Dans l'intervalle, les Allemands avaient pris pied sur les Hauts-de-Meuse, menaçaient Saint-Mihiel et, en débarquant à Sampigny, le 24 septembre dans la nuit, les bataillons assistaient au bombardement du fort du Camp-des-Romains, que l'artillerie lourde allemande martelait sans discontinuer.

Encadrement du régiment au 22 septembre 1914

Etat-major

Chef de corps: chef de bataillon Chauvet.

Médecin-major: Gimazane.

Capitaine adjoint au chef de corps: capitaine Le Brun.

Officier d'approvisionnement: lieutenant Bouille.

Officier de détails: lieutenant De La Mettrie.

Commandant de la 1ère section de mitrailleuses: adjudant Michalot.

Commandant de la 2e section de mitrailleuses: adjudant Baty.

Officier chargé des téléphones: sous-lieutenant Vrinat.

Porte-drapeau: lieutenant Provence.

1er bataillon

Etat-major: capitaine Bouvier.

Officier adjoint: sous-lieutenant De Gramont.

1ère compagnie: capitaine De Roffignac.

1ère section: sous-lieutenant Justamon; 2e section: sergent-major Halay; 3e section: adjudant Roux; 4e section: sergent Pallier.

2e compagnie: sous-lieutenant Chevy.

1ère section: sous-lieutenant Perrin; 2e section: sergent-major Bert; 3e section: adjudant Potelune; 4e section: sergent Charbonnier.

3e compagnie: capitaine Reynaud.

1ère section: sous-lieutenant Gaulard; 2e section: adjudant Veslin; 3e section: adjudant Toulleron; 4e section: sergent Pierdet.

4e compagnie: capitaine Hamel.

1ère section: sergent Perreau; 2e section: sergent Chassigneux; 3e section: adjudant Montaron; 4e section: adjudant Vavon.

2e bataillon

Etat-major: commandant Giraud.

Sous-officier adjoint: maréchal des logis Leblond.

5e compagnie: lieutenant Baldini.

1ère section: sous-lieutenant Bernardon; 2e section: sergent Ridet; 3e section: adjudant Luzeau; 4e section: sous-lieutenant Riom.

6e compagnie: capitaine du Plessis.

1ère section: sous-lieutenant Rouyat; 2e section: sergent De Soultrait; 3e section: sergent-major Marchand; 4e section: adjudant Voillot.

7e compagnie: lieutenant Tinlant.

1ère section: sous-lieutenant Demange; 2e section: sergent-major Beurrier; 3e section: sergent-major Allely; 4e section: sous-lieutenant Van Der Borcht.

8e compagnie: capitaine Dupuis.

1ère section: sous-lieutenant Morin; 2e section: adjudant Lepresle; 3e section: sergent-major Gressin; 4e section: sergent Bonnot.

3e bataillon

Etat-major: commandant Hannequin.

Sous-officier adjoint: maréchal des logis Parent.

Médecin aide-major: Bérard.

9e compagnie: capitaine Dubreuil.

1ère section: lieutenant Laporte; 2e section: adjudant Pousserot; 3e section: sergent Sornin; 4e section: sergent-major Dumas.

10e compagnie: capitaine Pons.

1ère section: sergent Pleuchot; 2e section: sergent-major Boulay; 3e section: adjudant Mussier; 4e section: sergent Braque.

11e compagnie: lieutenant Riand.

1ère section: sous-lieutenant Bouriand; 2e section: sergent Girard; 3e section: sous-lieutenant Mour; 4e section: adjudant Renaud.

12e compagnie: sous-lieutenant Bouille.

1ère section: sergent Grandfond; 2e section: adjudant Pieuchot; 3e section: adjudant Picoche; 4e section: sergent Berthias.

II

Arrêt de l'offensive ennemie sur les Hauts-de-Meuse

Deux jours après, l'ennemi était maître du fort du Camp-des-Romains. Il faut alors l'empêcher à tout prix de passer la Meuse.

Tandis que le 2e bataillon s'organise face au fort, le colonel, avec ses deux autres bataillons, se porte dans la direction du bois d'Ailly, pour barrer le passage à un ennemi beaucoup plus nombreux et mieux armé. Le choc est sanglant, mais la gravité de la situation n'échappe à aucun de ses hommes qui souffrent depuis déjà deux mois et tous sont résolus à se sacrifier.

Le 26, puis le 29 septembre, le 3e, puis le 1er bataillon attaquent le bois d'Ailly. L'ennemi, avec des mitrailleuses, s'est terré dans de petits éléments de tranchée construits à la hâte, dans le fossé nord de la route de Marbotte à Saint-Mihiel, ayant derrière lui le bois d'Ailly, touffu et impénétrable, accessible seulement par quelques layons. A 500 mètres de là, le 3e bataillon, sous le commandement du commandant Hannequin, avait creusé, lui aussi, des tranchées à hauteur de la Maison-Blanche, dans les petits bois de sapins épars sur le plateau. Le 26, à 15 heures, ordre est donné à la 12e compagnie de chasser l'ennemi de sa position. La baïonnette haute, sans hésitation, les hommes s'élancent, mais un feu nourri de mitrailleuses éclaircit les rangs, tuant le capitaine Génevois, seul officier de la compagnie. Tous se couchent, la progression semble arrêtée; mais bientôt l'adjudant Picoche se relève, sabre au clair, en criant:»En avant, mes enfants, vengeons le capitaine!» Suivi du reste de la compagnie, malgré les mitrailleuses crachant la mort, l'adjudant Picoche atteint le fossé de la route. Mais là, vaincue sous le nombre, après un corps à corps sanglant, la compagnie regagne la nuit ses tranchées de départ; l'adjudant Picoche se replie le dernier, sa capote trouée de balles.

Le 27, les autres compagnies du 3e bataillon font de nouvelles tentatives sur le bois, avec courage mais sans succès (A la suite de cet engagement, le caporal Gaulard était cité à l'ordre de l'Armée en ces termes:» A fait preuve comme chef de patrouille volontaire et en diverses circonstances du plus grand courage. Blessé à la cuisse le 27e septembre, au bois d'Ailly, a répondu au commandant du régiment qui le félicitait: « Je regrette de n'avoir pu faire mieux».

Le 29, le 1er bataillon occupe les tranchées de la Maison-Blanche, où il reçoit l'ordre suivant:»Un bataillon du 171e RI doit attaquer à cheval sur la route de Marbotte à Saint-Mihiel. Quand la charge de ce bataillon sonnera, le 1er bataillon marchera sur l'ennemi, à la baïonnette.

Vers 17 heures, les tambours battent, les clairons sonnent. C'est la charge! D'un élan spontané et magnifique, comme enivrés par cette musique, les hommes délaissent leurs tranchées et, à travers les petits sapins, se ruent sur le bois d'Ailly. Au-dessus de leurs têtes, les shrapnels éclatent; devant leurs poitrines les mitrailleuses crépitent. Mais malgré les pertes, les 3e et 4e compagnies progressent toujours. Bientôt elles sautent dans le fossé de la route; la baïonnette, dans un corps à corps terrible et court, accomplit son oeuvre. Et ce jour-là l'ennemi dut se replier, abandonnant ses morts aux lisières sud du bois d'Ailly. De notre côté, les pertes avaient été sévères: soldats conservant dans la mort le sourire aux lèvres, chefs entraînant leur troupe en donnant l'exemple. On vit pleurer les hommes de la 4e compagnie en apprenant la mort de leur capitaine (le capitaine Hamel), tué d'une balle en chargeant; ceux de la 3e compagnie regrettèrent vivement l'adjudant Toulleron, tué dans le corps à corps, après avoir abattu deux Boches à coups de revolver.

Le 30 septembre, le 1er et le 3e bataillon vont cantonner à Sampigny. Dans le mois d'octobre et de novembre, ils échappent au commandement du lieutenant-colonel Chauvet et sont engagés dans différents secteurs de la forêt d'Apremont, Croix Saint-Jean, Bois Brûlé, la Louvière, où peu à peu, la guerre de rase campagne fait place à la guerre de position. Particulièrement dur pour le 1er bataillon fut le séjour d'octobre aux tranchées du bois de La Louvière. L'ennemi, en effet n'avait pu culbuter le 8e corps, notre ligne de travailleurs à travers la forêt s'était fixée au sol et, malgré les attaques violentes et incessantes, ne reculait pas. A cette époque, la haute futaie du Bois Brûlé n'était pas encore mutilée et un taillis

touffu, presque impénétrable, dissimulait les deux adversaires. Avec mille difficultés, sous les balles, les trous de tirailleurs avaient été réunis; de petits retranchements s'étaient ainsi dessinés, peu profonds, souvent mal orientés, sans communication avec l'arrière. Par trois ou quatre, rarement plus, les hommes y étaient groupés et avec leur seuls fusils savaient repousser les attaques d'un ennemi possédant déjà des grenades et de nombreuses mitrailleuses. A travers ces longues nuits d'octobre qu'augmentait encore l'ombre de la forêt, une fusillade effrénée se déclenchait au moindre bruit, se propageait de proche en proche, courait du bois Brûlé au bois d'Ailly. Pendant des heures les balles claquaient dans les branches et malheur à celui qui était surpris debout!

C'est dans ces conditions que, le 12 octobre, pour la première fois, le 1er bataillon du régiment vient occuper les tranchées de la Louvière. Pénible relève! Dans la nuit épaisse, sur les sentiers glissants coupés de trous d'obus et quelquefois barrés par quelques grosses branches où les hommes trébuchent, le bataillon, après une longue marche, arrive à quelques centaines de mètres de la position. Soudain la fusillade, la fusillade de chaque nuit, se déclenche. Les balles rasant le sol, sifflent lugubrement, s'incrument dans le tronc des vieux arbres; tous se couchent, quelques hommes même s'enfoncent dans la boue, et là, avec angoisse, attendent une accalmie leur permettant de parvenir jusqu'aux tranchées. Mais, dans la nuit, des sections du bataillon relevé se perdent dans la forêt; des groupes de nos compagnies dépassent la ligne et, s'apercevant de leur erreur, reviennent sur leurs camarades déjà installés:» France! France! ne tirez pas!» Et chez l'ennemi la fusillade se déclenche et se propage de proche en proche.

Le 16 octobre, l'ennemi amène ses minenwerfer lourds et leurs petites tranchées sans abris les braves du 1er bataillon, n'ayant que leurs fusils pour riposter, subissent de durs bombardements qui font de sanglantes brèches dans les sections, bouleversent le sol, éclaircissent et détruisent la forêt. Après chaque bombardement, l'ennemi lance une patrouille, mais il se heurte à des chefs et à des hommes dont le moral demeure inébranlé et qui, chaque fois, le repoussent. Le 22 octobre, le 1er bataillon, malgré de lourdes pertes, a conservé intégralement ses positions et, relevé, va enfin au repos à Pont-sur-Meuse.

Pendant ce temps, le 2e bataillon tenait les passages de la Meuse et du canal, depuis Han jusqu'à Koeur-la-Petite, violemment bombardée. Après un court repos à Sampigny, le bataillon revient de nouveau à Koeur, où il reçoit l'ordre de reprendre le fort du Camp-des-Romains, opération difficile, l'ennemi tenant au nord de la Meuse la ligne Ailly-Bislée. Le mouvement est fixé pour le 9 octobre; à midi, un peloton de la 8e compagnie débouche de Brassette et doit se replier rapidement sous une vice canonnade. Des volontaires de la 6e et de la 7e compagnie sortent de Han malgré de nombreuses rafales de mitrailleuses, parviennent jusqu'au bras principal de la Meuse dont l'ennemi a fait sauter le pont et ne peuvent progresser. Seule, la 5e compagnie, qui avait franchi la Meuse en barque à la faveur de la nuit et traversé Bislée, atteint la route Sampigny-Saint-Mihiel; mais l'ennemi, qui, des observatoires du fort, a suivi notre progression, aussitôt contre-attaque et, sous les balles, les braves de la 5e compagnie doivent se replier dans Bislée. Là, sous un violent bombardement, acculés à la Meuse, n'ayant qu'une barque pour franchir le fleuve, mais énergiquement commandés par le sergent Prince et le sergent Couet, trois jours ils résistent aux attaques d'un ennemi plusieurs fois supérieur.

Pour ce brillant fait d'armes, la 5e compagnie fut citée à l'ordre du 8e corps d'armée: «A passé la Meuse en barque ne face d'un village occupé par l'ennemi. A chassé l'ennemi du village et l'a poursuivi malgré une vive canonnade. Attaquée par des forces plusieurs fois supérieures, a battu en retraite en bon ordre jusqu'à l'arrivée de renforts qui lui ont permis de reprendre l'offensive et de mettre l'ennemi en fuite.» ÔOrdre n°68, en date du 31 décembre 1914).

III

Guerre de tranchée en forêt d'Apremont

Jusqu'au 3 décembre, le 2e bataillon tient Han et les passages de la Meuse, puis, après un court repos à Vignot, rejoint le régiment au Bois Brûlé.

C'est le commencement d'une longue et pénible période d'occupation en forêt d'Apremont. Notre ligne est maintenant continue, des boyaux sont creusés, des réseaux de fil de fer sont posés; toute une organisation défensive, minutieusement étudiée, apparaît. Néanmoins la vie du secteur reste très dure pendant toute l'année 1915 et plus particulièrement pendant les mois d'hiver. C'est la boue qui envahit la tranchée où veillent les guetteurs; c'est le froid rendu plus difficile à supporter par suite de l'immobilité; les mains se crevassent, les pieds gèlent; c'est le ravitaillement difficile pendant la nuit; c'est la vermine qui s'attaque à l'homme et le ronge; c'est, les lignes se touchant, la lutte continue à la grenade de tranchées à tranchées; ce sont les nombreuses et petites attaques locales; ce sont, pour le régiment, les affaires du 22 février et du 22 avril.

Après avoir été au repos à Lignières-Levoncourt-Lavallée, le régiment était remonté vers le 12 février à la tranchée Bois Brûlé où l'ennemi, supérieur en artillerie et en engins de tranchée, entretenait depuis novembre une lutte sévère, nous causait de lourdes pertes et, bastion par bastion, tranchée par tranchée, enlevait la redoute du Bois Brûlé et ses abords. Le 15 février, il faisait sauter quatre mines sous la 8e compagnie et s'emparait de notre première ligne. Ce même jour, le sous-lieutenant Ducruet, blessé pour la deuxième fois, perdait l'oeil gauche. Les brancardiers l'emmenaient sous un violent bombardement: »Laissez-moi, leur dit-il, vous n'êtes pas blessés, mettez-vous à l'abri»; puis, la face ensanglantée, il se leva de son brancard et se rendit seul au poste de secours.

Quelques jours après, le commandement décide de reprendre à l'ennemi le terrain perdu. Une attaque est montée pour le 22 février et c'est au 1er bataillon que revient l'honneur de son exécution.

L'attaque a été préparée dans tous ses détails par le commandant Sallé, qui, venu du 95e, a d'abord commandé le 3e bataillon, puis, après une évacuation pour blessure, a remplacé à la tête du 1er bataillon le commandant Bouvier blessé grièvement. L'heure de l'attaque est fixée à 6 heures 30. Une seule compagnie est désignée, la 2e, sous les ordres du sous-lieutenant Charton. Tous les hommes, à qui les chefs ont insufflé l'ardeur et l'esprit de sacrifice qui les animent, ont une confiance absolue dans le succès. D'un bel élan, après une courte préparation par obus Save, ils franchissent notre parapet et, sous la fusillade, enlèvent d'un bond la partie est de leur objectif, que deux sections occupent aussitôt. Puis, après une courte lutte à la grenade, à 7 heures toute la tranchée est prise.

Mais l'ennemi ne veut pas abandonner un terrain dont la conquête lui a coûté de longs mois d'une lutte obstinée. Dès 9 heures, les contre-attaques se succèdent. Toute progression en terrain découvert lui étant interdite par nos feux, il ne peut avancer que par un seul boyau reliant à l'arrière son ancienne première ligne. A la hâte, avec des sacs à terre enlevés au parapet, nos hommes y ont établi un barrage derrière lequel s'engage une lutte acharnée à la grenade. La 2e section de la 2e compagnie est chargée d'interdire à l'ennemi toute avance dans le boyau. Avec un dévouement au-dessus de tout éloge, tous les hommes s'y emploient et en particulier le caporal Barbier.

Barbier est un des meilleurs grenadiers de l'époque. Comme un bon ouvrier qui avec ardeur s'attelle à sa pénible tâche, il pose sa veste, relève les bras de sa chemise et, sans crainte de s'offrir comme cible aux balles ennemies, il monte debout sur le parapet de la tranchée pour mieux voir. Derrière lui, ses camarades apportent les lourdes grenades rondes d'alors et Barbier, infatigablement, sans souci des balles qui sifflent et des grenades qui

éclatent, accable l'ennemi de ses terribles engins. Bien plus, il ne veut pas que le Boche puisse se mettre à l'abri pendant les cinq secondes qui s'écoulent entre l'amorçage et l'explosion, et, pendant trois secondes, il garde chaque grenade dans sa main, ne la lançant qu'avec la certitude de voir ses coups porter.

Le temps passe sans diminuer l'ardeur de la lutte; les cadavres ennemis s'entassent dans le boyau et Barbier continue sa terrible besogne. Ses chefs, ses camarades, le lieutenant Vanderwink qui, du fort de Liouville, suit à la jumelle les phases du combat, sont frappés d'admiration par tant de courage et d'entrain. Inlassable, Barbier lutte ainsi pendant cinq heures. Mais les munitions se font rares, il faut les ménager. Barbier ramasse alors et lance les grenades ennemies qui roulent près de lui avant d'éclater. Malheureusement, l'une d'elle explose trop tôt et emporte la main de l'héroïque grenadier. Ne pouvant plus combattre, il reste dans la tranchée conquise, malgré son atroce blessure, et encourage ses camarades jusqu'à ce que ses forces le trahissent. Pour son héroïsme, il allait recevoir la Médaille militaire avec la citation suivante:

«A l'attaque du 22 février 1915 a, pendant cinq heures, lancé plus de 250 grenades en les jetant pour qu'elles éclatent juste au moment de leur arrivée sur l'ennemi. A contribué efficacement, de ce fait, à arrêter deux contre-attaques ennemies. A eu la main gauche emportée par l'éclatement d'une grenade.»

Cependant, malgré l'énergie des hommes du 1er bataillon, l'ennemi, dans une nouvelle contre-attaque, réussit à franchir le barrage et nos grenadiers doivent reculer dans la tranchée conquise que, pas à pas, ils abandonnent.

Quelque temps après, le général Rouquerol citait à l'ordre de sa division la 2e section de la 2e compagnie:

«Le 22 février 1915, s'est jeté résolument à la suite de son chef l'aspirant Thomas, mort au Champ d'honneur, à l'assaut d'une tranchée allemande, avec un entrain et une bravoure remarquables. A occupé cette tranchée et a combattu toute la journée avec une ardeur qui a fait l'admiration de tous.»

(ordre de la 16e division n°115, du 27 février 1915).

Après quelques jours de repos à Vignot et à Boncourt, le régiment remonte en ligne et occupe les tranchées du Bois Brûlé et de la Louvière. Dès le début d'avril, il est à la Tête-à-Vache, où le commandant Sallé monte une nouvelle attaque. Avec maîtrise il donne ses ordres, arrête les moindres détails, prévoit tout, hâte les travaux. Tous, fantassins, artilleurs, sapeurs, s'appliquent ardemment à le satisfaire; les uns préparent les gradins de franchissement et les sapes russes d'où ils déboucheront à l'heure indiquée, les autres en réglant discrètement leurs pièces, les sapeurs en activant leurs travaux de mine.

Le 22 avril, tout est prêt: six fourneaux de mine sont sous la première ligne ennemie, les pièces attendent avec leurs munitions, les hommes du 1er et du 2e bataillon, dont le commandant Sallé a su par son exemple exalter le moral au plus haut degré, sont à leurs emplacements d'attaque. A 12 heures précises, au milieu du silence, la préparation commence, une des plus fortes de l'époque; à 13 heures, l'heure fixée, les mines sautent et les compagnies de première ligne s'élancent à la baïonnette.

A droite, quelques sections seulement du 2e bataillon atteignent aussitôt leur objectif; l'attaque semble fléchir; alors le lieutenant Rouyat, commandant la 6e compagnie, qui devait rester en soutien, monte sur le parapet, juge immédiatement la situation et regarde ses hommes : «On y va les gars!» dit-il. Et toute la compagnie le suit, le précédant même pour sauter dans la tranchée ennemie.

A gauche, la lutte est plus dure: deux mines n'ont pu fonctionner. Malgré cet à-coup, la 1ère et la 4e compagnie s'élancent sous la fusillade et atteignent la tranchée ennemie. Les pertes sont lourdes: le capitaine de la Mettrie, parti à l'attaque, la canne à la main, avec son habituel mépris du danger, tombe frappé d'une balle en plein front; le lieutenant Rizard est

blessé mortellement; les sous-lieutenants Briaux et Guillon sont étendus sur le parapet pour ne plus se relever. Par les boyaux, l'ennemi tente déjà de reprendre sa première ligne; mais nos hommes, sous les explosions mêmes de grenades, établissent des barrages de sacs à terre et enrayent toute tentative de progression. Peu à peu, les musettes se vident, toutes les munitions intactes dans la tranchée ennemie sont lancées:» Des grenades! crient les grenadiers derrière les barrages; les Boches avancent!» Un»va et vient» installé entre les deux tranchées au moment même de l'assaut, chemine péniblement à travers les branches cassées et les ronces artificielles. «Voici les grenades!» et la lutte continue, égale. Cependant à cette heure où l'action des chefs est souvent décisive, la 1^{ère} compagnie n'a plus qu'un officier, la 4^e n'a plus de chefs.

La situation est critique. Le commandant Sallé fait alors appeler le sous-lieutenant Perrault, dont la section était restée en réserve, et lui confie le commandement de la 4^e compagnie. Pour parvenir auprès de ses hommes, deux chemins s'offrent à Perrault: faire un long détour sur la droite pour atteindre une sape russe ou bien passer entre les lignes à découvert, mais là sans arrêt les balles sifflent; s'y aventurer serait courir à la mort. Pourtant Perrault n'hésite pas. Il enjambe le parapet, s'élance vers la tranchée conquise et va l'atteindre lorsque, brusquement, une balle l'étend sur le sol. Ses hommes l'ont vu tomber et se précipitent afin de lui donner les premiers soins. plusieurs sont mortellement frappés, un mur de feu les sépare de leur officier. Tout à coup un cri s'élève:»Vive la France!» De nouveau les hommes de la 4^e compagnie tentent d'arracher leur chef de la zone de mort; tous tombent sans réussir. Au milieu de ses souffrances, Perrault comprend qu'inévitablement et tour à tour ils seront tués. Et pourtant ils doivent vivre pour défendre le terrain conquis. «Je vous donne l'ordre de rester dans la tranchée, s'écrie-t-il; la France a besoin de vous; laissez-moi, vive la France!» Sa voix faiblit, puis s'éteint. Il ne bouge plus. Est-il mort?

Dans les boyaux, nos hommes se battent avec acharnement et les épaisses fumées blanches des grenades éclatant de chaque côté des barrages montrent à tous combien âpre est la lutte. Tout à coup la corde du «va et vient» s'accroche dans un tronc d'arbre à proximité de Perrault et, malgré les efforts des pourvoyeurs, ne peut plus avancer. Nos grenadiers vont-ils donc manquer de grenades? Dans son agonie, le moribond se rend compte de cet arrêt qui peut être fatal; il rassemble ses forces défaillantes et, convulsivement, libère la corde. Puis, dans un dernier cri de «Vive la France!» Perrault meurt pour elle.

La lutte continue, mais, cette fois, inégale. Malgré les sacrifices joyeusement consentis, le 1^{er} bataillon ne peut plus conserver tout le terrain conquis et bientôt, sous la pression constante de l'ennemi, il est obligé d'évacuer la tranchée qu'il a si chèrement payée. A droite, le 2^e bataillon, abondamment ravitaillé en grenades, tient toujours. Le soir tombe; il organise sa position sans que l'ennemi réagisse.

Mais le lendemain, vers 15 heures, une furieuse contre-attaque, précédée par un tir concentré d'obus de 150, se déclenche par les boyaux. Le premier obus démolit le poste de combat du commandant Bourgeois, le prive du téléphone et le réduit à la lente liaison par coureur. Mais nos hommes, avec grande ténacité, résistent à coups de grenades et après un combat corps à corps de plus d'une heure, la position reste définitivement entre nos mains, mais une position où tranchées et boyaux sont complètement nivelés. Qu'importe! elle était notre désir ardent de tous. Le lieutenant-colonel Chauvet en eut, quelques heures après, une preuve éclatante lorsqu'il vit passer près de lui le sous-lieutenant Prunevaille, de la 8^e compagnie. Prunevaille, blessé à la tête, avait la figure bandée et ne pouvait proférer une parole. Par gestes, il demande un crayon. Le lieutenant-colonel Chauvet s'attend à recevoir de lui quelques recommandations concernant sa famille ou une adresse à laquelle il désire qu'on lui écrive. Mais quelle n'est pas sa surprise en lisant sur le papier que lui tend Prunevaille:»Mon colonel, la tranchées est-elle prise?»

Et si cette attaque, qui, la première nous permettait à la Tête-à-Vache de prendre une tranchée et de la conserver, a réussi, c'est parce qu'elle avait été exécutée par des officiers (Au cours de ces combats, le lieutenant Méline trouvait une mort glorieuse. Il avait été cité à l'ordre de l'Armée dans les termes suivants: «Ancien combattant de 1870, engagé pour la durée de la guerre, a mené un groupe de volontaires jusqu'à proximité d'une tranchée allemande dans laquelle il a fait jeter des grenades, n'a pu occuper cette tranchée, la surprise ayant été éventée sur d'autres points et son effectif ne lui permettant pas de lutter contre un effectif nettement supérieur. âgé de 62 ans.»

Deuxième citation:» Ancien combattant de 1870. Engagé volontaire pour la durée de la guerre. Volontaire pour toutes les opérations. Mort au Champ d'honneur lors d'une contre-attaque allemande, le 24 avril 1915.» et des hommes entraînés au moral incomparable (Citation à l'ordre de l'Armée du soldat Mercier Emile de la 10e compagnie:» Modèle de courage et de sang-froid. A toujours refusé les honneurs ne demandant qu'à faire son devoir simplement. Voyant quelques camarades prêts à fléchir, a ranimé leur ardeur en s'écriant:» En avant, les gars, il n'y a pas de danger!» Tué sur le parapet où il observait l'ennemi.» et surtout parce qu'elle avait été minutieusement étudiée et sagement conduite par le commandant Sallé, qui, ce jour-là, mérita la citation suivante:

A préparé avec un soin remarquable une attaque à laquelle il a pris part avec son bataillon. Malgré la perte d'un grand nombre de ses officiers, a réussi à arrêter les retours offensifs de l'ennemi, grâce à son énergie et aux bonnes dispositions qu'il sut prendre sans retard.»

Le général Rouquerol cita également à sa division l'exemple des hommes des 6e et 8e compagnies:

«Les 6e et 8e compagnies du 85e RI se sont portées à l'assaut des tranchées allemandes sous un feu violent, avec un élan admirable. Ont eu tous leurs officiers tués ou blessés, sauf un; ont perdu la moitié de leurs cadres; ont cependant enlevé de haute lutte la tranchée ennemie, l'ont défendue toute une nuit sous une pluie de grenades, avec des corps à corps violents, en gagnant constamment du terrain en avant.» Ordre de la division n°166, du 18 mai 1915.

Pendant les mois qui suivent, le régiment ne fait plus d'attaques; c'est la monotone et pénible occupation des tranchées à la Louvière, au Bois Brûlé ou à la Tête-à-Vache. Nos positions s'organisent, malgré la violente activité des minenwerfer. De nouvelles tranchées, de nouveaux boyaux sont creusés; des abris profonds assurent maintenant aux hommes une protection efficace et les pertes sont minimes. Puis, après chaque séjour en ligne, les bataillons tour à tour vont au repos, soit à Boncourt, soit à Vignot, où tous reçoivent un accueil chaleureux et sont assurés d'une hospitalité franche largement offerte.

Le 24 juin, le régiment y célèbre sa fête annuelle au milieu de l'enthousiasme général. Le lieutenant-colonel Chauvet profite de cette circonstance pour rappeler en quelques mots, qui vont droit au coeur des hommes jusqu'à quel point doit être poussé pendant la guerre l'esprit de sacrifice et d'abnégation, l'amour du Drapeau, le culte de la Patrie et des Morts. Puis les troupes défilent devant le drapeau déployé. Rarement le moral n'avait été aussi bon; c'est la vie apaisante d'un repos de quinze jours; c'est l'Italie qui entre en guerre; c'est le commencement des permissions de détente qui apportent à ces hommes, en campagne depuis onze mois, un renouveau indispensable.

Le régiment mène ainsi la vie de tranchée jusqu'en janvier 1916. Depuis plus de quinze mois, il tourne dans cette tragique forêt d'Apremont, allant du Bois Brûlé au Bois d'Ailly, de la Louvière à la Tête-à-Vache, dont les noms ne cessent de figurer au communiqué. Au témoignage de ceux qui ont suivi le régiment pendant toute la guerre, cette période marque pour lui la phase héroïque de la campagne. Au mois d'octobre 1914, l'offensive allemande sur les Hauts-de-Meuse avait trouvé devant elle la barrière du 8e corps d'armée qui, pendant tout le premier hiver, dans le sang et dans la boue, avait maintenu l'adversaire dont le flot venait mourir devant la ligne de ses tranchées. Et c'est ainsi qu'au

prix d'une volonté persévérante et d'un labeur infatigable, il avait définitivement fixé et organisé le front en ce point.

Relevé à la fin de janvier 1916, le régiment va au repos à Commercy et de là au camp de Belrain, où il s'instruit et se reconstitue sous les ordres du lieutenant-colonel Thuriet qui, depuis le mois de septembre 1915, a remplacé le lieutenant-colonel Chauvet, nommé chef d'état-major du 8e corps d'armée.

Encadrement du régiment au 22 février 1916

Etat-major

Lieutenant-colonel Thuriet

Médecin-major: Detis

Capitaine adjoint au chef de corps: Le Brun

Chef d'escadrons adjoint au colonel: De La Rochère

Lieutenant porte-drapeau: Provence

Officier de détails: lieutenant Roubeau

Officier d'approvisionnement: lieutenant Weldin

Officier chargé des téléphones: lieutenant Vrinat.

1er bataillon

Chef de bataillon: commandant Sallé

Médecin aide-major: Galvaing

1ère compagnie: capitaine Baston

1ère section: sous-lieutenant Perrin; 2e section: sous-lieutenant Bertrand; 3e section: adjudant Laurent; 4e section: sous-lieutenant Pallier.

2e compagnie: lieutenant Portelune

1ère section: aspirant Genty; 2e section: sergent-major Guillerault; 3e section: sergent Millary; 4e section: sous-lieutenant Morizot.

3e compagnie: lieutenant Gaulard.

1ère section: lieutenant Montaron; 2e section: sous-lieutenant Bouveau; 3e section: sous-lieutenant Jacquin; 4e section: adjudant Pierdet.

4e compagnie: capitaine Chamaillard.

1ère section: aspirant Soulillou; 2e section: sous-lieutenant Charette; 3e section: adjudant Dallot; 4e section: aspirant Dunil-Bourland.

2e bataillon

Chef de bataillon: commandant Bourgeois

Médecin aide-major: De La Soudière

5e compagnie: capitaine Laporte.

1ère section: sous-lieutenant Prévotat; 2e section: sergent-major Livet; 3e section: adjudant Peras; 4e section: adjudant Colas.

6e compagnie: capitaine Rouyat.

1ère section: sous-lieutenant Riom; 2e section: sous-lieutenant Mirault; 3e section: sous-lieutenant Voillot; 4e section: aspirant d'Exea.

7e compagnie: capitaine Tinland.

1ère section: sous-lieutenant Coluene; 2e section: adjudant Bondon; 3e section: adjudant Ponquet; 4e section: sous-lieutenant Rougeron.

8e compagnie: capitaine Prince.

1ère section: lieutenant Renaud; 2e section: sous-lieutenant Luzeau; 3e section: adjudant Joulin.

3e bataillon

chef de bataillon: commandant Paimé.

Médecin aide-major: Bérard

9e compagnie: capitaine Dubreuil.

1ère section: sous-lieutenant Mhun; 2e section: sous-lieutenant Justamont; 3e section: adjudant Courtillat; 4e section: aspirant Bordat.

10e compagnie: lieutenant Berthias.

1ère section: sous-lieutenant Monthus; 2e section: sous-lieutenant Luas; 3e section: adjudant Braque; 4e section: aspirant Parthaux.

11e compagnie: lieutenant Dumas.

1ère section: aspirant Poula in; 2e section: sous-lieutenant Girard; 3e section: adjudant Jolivet; 4e section: sous-lieutenant Paillard.

12e compagnie: capitaine Pieuchot.

1ère section: lieutenant Grandfont; 2e section: sous-lieutenant Pleuchot; 3e section: sous-lieutenant Deffunt; 4e section: sergent Lacoudre.

Compagnie de mitrailleuses: lieutenant Baty.

1er peloton: sous-lieutenant Josse; 1ère section: sergent Teinturier; 2e section: sergent Clermontet; 3e section: sergent Péchin; 4e section: sergent Labergère.

Chapitre III

Verdun- Haudromont (25-26 février 1916)

Au milieu de ce repos, brusquement, brutalement «Verdun» allait éclater, dont on a dit «que ce fut la plus grande bataille de la plus grande guerre.»

Le 21 février 1916, l'ennemi déchaîne un bombardement d'une violence inouïe et sous un véritable déluge de fer, d'où datera l'expression de «pilonnage», pulvérise les réseaux, nivelle les tranchées, crève les nids de mitrailleuses, anéantit la première position. Il obtient la surprise et nos lignes sont emportées sur un front d'une dizaine de kilomètres. Les meilleures troupes de l'Empire, que dirige le Konprinz et que soutient l'enthousiasme de toute la nation allemande, qui croit tenir la victoire, s'engouffrent dans cette poche et se ruent sur notre grande place de l'Est.

Immédiatement alertée la 31e brigade accourt à marches forcées et, une des premières, elle se heurtera en rase campagne à la poussée allemande sur «le boulevard défensif de la France». Grâce à son opiniâtreté et à son dévouement, au prix de sacrifices généreusement offerts, elle résistera pendant deux jours et trois nuits de lutte inégale sous un bombardement effrayant. Et quand, épuisée et décimée, elle devra faire place à des troupes fraîches, le grand danger sera conjuré et Verdun sauvée.

En une demi-heure, sans prendre le temps de manger la soupe, le régiment a quitté ses cantonnements. En deux jours, il a gagné le ravin de Fleury, où il passe la nuit du 24, et le 25 il est rassemblé dans le ravin de la ferme de Thiaumont.

Malgré la longueur des étapes, en dépit de la rigueur de la température et d'un ravitaillement plus qu'insuffisant, les hommes avaient merveilleusement marché; pas de tra'nards: chez tous une immense bonne volonté, un impérieux souci du devoir, la crainte de ne pas arriver à temps. Le canon grondait au loin sans répit et comme pour rendre plus

sensible à tous l'immense danger que courait Verdun, sur les hauteurs de la place nos pièces à longue portée refluaient vers l'arrière. Une nuit de bivouac sous la neige n'avait pas refroidi leur enthousiasme. Cependant les nouvelles n'étaient pas bonnes, nos lignes cédaient. Et malgré cela, le régiment massé dans le ravin de Thiaumont donne un exemple admirable de calme, d'entrain et de gaîté. Pourtant l'heure est grave, tout le laisse pressentir; à gauche, les Zouaves et les tirailleurs défilent dans le fond du ravin pour aller renforcer la ligne et, si possible, la rétablir; le bruit du canon et le crépitement des mitrailleuses semblent se rapprocher. De petits groupes se forment, avides de recueillir le moindre renseignement sur la bataille engagée. Des officiers vérifient leur revolver, quelques soldats déchirent leurs papiers intimes. Le commandant Bourgeois et l'aide-major De La Soudière jurent de ne pas tomber vivants au pouvoir de l'ennemi. Et, par ce jour terne qui ne devait pas être sans gloire, tous, chefs et soldats, sont décidés à pousser la lutte jusqu'à l'extrême limite, quand arrive l'ordre d'aller chercher des pelles et des pioches. Sur le visage de tous se peint une désillusion cruelle:» Eh quoi! murmuraient quelques jeunes, nous a-t-on fait venir d'aussi loin et aussi vite pour nous transformer en vulgaires terrassiers!»

L'ordre est exécuté. Les bataillons partent; le 2e occupe le plateau de la ferme d'Haudromont, le 3e est à sa droite et le 1er en réserve de brigade près du ravin de Bras. Mais à peine arrivés sur la position, devant l'ennemi qui progresse, pelles et pioches sont abandonnés et la lutte s'engage. «Nos hommes fatigués pourraient-ils suppléer le nombre par leur vaillance? Les renforts arriveraient-ils à temps?» Telles étaient les graves préoccupations du lieutenant-colonel Thuriot. Et pourtant l'ennemi en forces débouche de Louvemont; il faut, à tous prix, l'empêcher de prendre pied sur le plateau d'Haudromont et de pénétrer dans le ravin de Bras.

En face d'une pareille situation, presque désespérée, le lieutenant-colonel Thuriot, dont le poste de commandement est à la ferme d'Haudromont, ne peut rester en place. Il va sur le terrain où ses deux bataillons sont déployés, se mêle aux hommes du 2e bataillon déjà privés de leur chef, le commandant Bourgeois, tué par éclat d'obus. Il les enflamme par ses paroles et son exemple. Puis à la tombée de la nuit, sans nul souci du danger, entouré de ses signaleurs et de ses observateurs qui lui forment une garde de corps, à la tête de la 6e compagnie aux côtés du capitaine Le Brun et du sous-lieutenant Riom, il se précipite sur l'ennemi. Celui-ci, surpris, reflue en désordre. Mais les mitrailleuses ont causé de larges brèches dans la ligne de tirailleurs de la 6e compagnie; tous ses officiers sont tombés, le capitaine Le Brun est blessé, le colonel lui-même, dès le début, a reçu une balle au ventre qui lui fait une affreuse blessure. Sa volonté de fer lui permet un instant de dominer sa douleur, de se relever et de faire quelques pas. Mais bientôt il tombe à nouveau, même alors il veut, en s'aidant de ses coudes, continuer à suivre la progression:» Courage, mes enfants! courage, en avant!» dit-il à ses hommes d'une voix brisée par la douleur et l'émotion.

Cependant les éléments de la 6e compagnie sont trop peu nombreux pour se maintenir là où les a conduit leur impétueuse charge à la baïonnette; ils doivent se replier, laissant leur colonel en avant des lignes. Il n'est pas encore nuit; toute tentative de l'aller chercher est vouée à l'insuccès et expose quiconque s'y hasarde à une mort à peu près certaine. Le geste de l'aide-major de La Soudière n'en est que plus héroïque. Il ne veut pas supporter un instant que son colonel reste blessé et mourant entre les lignes. Il part aussitôt à sa recherche et comme on lui offre un brassard, il répond simplement:» N'ayez pas peur! A la grâce de Dieu et sous sa protection!» Il se porte rapidement en avant de nos positions. Dans ce champ lugubre sur lequel la mort étendait déjà son voile, il appelle:» Mon colonel, êtes-vous là?» Le lieutenant-colonel Thuriot, étendu non loin dans un trou d'obus, n'entend pas. Personne ne répond. Déjà de La Soudière se prépare à revenir; au prêtre brancardier qui l'accompagne, il dit de donner une dernière bénédiction à un sergent moribond sur le point d'expirer, quand une balle de mitrailleuse l'étend raide mort sans qu'il puisse proférer une parole.

Bientôt la nuit permet de relever le lieutenant-colonel Thuriot et de le ramener vers l'arrière; mais sa pensée est ailleurs. Il songe à l'impétuosité magnifique de son cher régiment, à l'ennemi qu'il a refoulé et de ses lèvres tombent ces paroles mémorables, testament suprême du chef à ses frères d'armes:» Le régiment a été admirable, il a fort bien marché, c'est moi qui l'ai lancé. Je suis fier de lui».

Pendant ce temps, le 1er bataillon est en réserve dans un petit bois non loin du ravin de Bras, attendant d'être engagé à son tour dans la bataille qui, autour de lui, est furieuse; sans arrêt l'ennemi bombarde les ravins, les projectiles éclatent avec des nuages de fumées noires et verdâtres, et là-bas les mitrailleuses font rage. A la hâte, avec leurs outils portatifs, les hommes préparent des abris de fortune. L'un d'eux, Lescuyers, l'ordonnance du commandant Sallé, travaille avec ardeur pour offrir à son chef un abri le préservant de la neige et le protégeant un peu du froid. Tout à coup un 210 vient s'abattre à l'endroit même où les hommes travaillent. Il a éclaté dans les arbres; tout ce qui se trouve près de lui, dans un rayon de quatre-vingt mètres, est atteint. Soixante-sept hommes sont touchés, dont plusieurs tués sur le coup. Parmi les victimes se trouve le brave Lescuyers et le sergent Cazal. Lescuyers a le pied gauche enlevé et, à la cuisse droite, une autre blessure très grave. Toutefois il ne s'alarme pas et garde le plus grand calme. Son commandant s'ingénie à le rassurer sur la gravité de sa blessure; lui, dit simplement en soulevant sa couverture:»J'ai perdu ma jambe, mon commandant; voyez dans quel état ils m'ont mis!» Puis apercevant autour de lui les blessés qui affluent, songeant à eux et aussi, sans doute, un peu à lui:» C'est tout de même une chose terrible que la guerre» dit-il. Et comme son commandant va le quitter et lui serre la main avec émotion, lui, serviteur fidèle jusqu'à la dernière minute, fait un effort pour atteindre dans ses poches les clefs des cantines de son chef:» Mon commandant, il faut bien que je vous remette vos clefs; vous ne pourriez plus ouvrir vos cantines!»

Non loin de Lescuyers est étendu le sergent Cazal, d'une famille de militaires, jeune engagé de la classe 1917, au front depuis le mois de mai 1915. Il pleure de rage à la vue des désastres causés dans sa section:» Ils m'ont démolie ma section, et dire que je ne pourrai pas les venger!» Il s'empresse auprès de chacun de ses hommes, songe à eux, s'oubliant lui-même. Devant l'affluence des blessés, en dépit de l'ordre rigoureux du médecin, malgré une plaie perforante du poumon, il s'évacue par ses propres moyens pour faire de la place aux autres. Le soir venu, le 1er bataillon monte en ligne sous la neige qui tombe en flocons serrés. Le lendemain, le 26 février, le régiment subit l'attaque de forces considérables. Pas à pas, par bonds échelonnés, les bataillons cèdent; l'ennemi, en vagues denses, s'avance aux cris de «Hurrah! Hurrah!». On vit alors le capitaine Chamailard, mortellement atteint, renvoyer son ordonnance qui veut le panser:»Va, mon vieux, rejoins vite tes camarades; ici, tu serais prisonnier». Le sergent Narcy, un colosse à barbe rousse, veut lui aussi prendre sur son dos son chef de section, l'aspirant Gentils, blessé grièvement, et l'emmenait déjà quand il tombe à son tour. On voit des hommes tirer toutes leurs cartouches avant de se replier; on voit des blessés charger les fusils de leurs camarades. Les mitrailleurs se sacrifient et la 4e pièce de la CM I sera citée à l'ordre de la brigade:

«Commandée par le caporal Massicot, servie par le tireur P. Tureau, le chargeur Paillas, l'aide-chargeur Margotin, les pourvoyeurs Penot et Rouer, s'est distinguée par son courage et la précision de son tir dans un endroit très critique, n'hésitant pas à se mettre dans un endroit battu et complètement à découvert pour assurer un meilleur tir.» (ordre de la 31e brigade n°63, du 8 mars 1916).

Mais malgré tout le dévouement et toute l'abnégation dont il a fait preuve, le régiment, épuisé par trois jours de privations, par un bombardement incessant et intense, une lutte continue, doit se replier de quelques centaines de mètres sur le ravin de Bras. Là, il fait place aux troupes du 20e corps et après avoir bivouaqué dans le ravin de Fleury, arrive dans la nuit du 28 aux casernes Marceau, à Verdun, qu'il quitte le 29 pour cantonner à La heimeix.

L'aumônier militaire Pirot pense alors que dans le poste de secours de Bras le régiment a laissé un certain nombre de blessés que, faute d'hommes et de moyens de transport, même avec la meilleure bonne volonté et le plus absolu dévouement, il n'a pu évacuer. Le caporal brancardier Mage est resté près d'eux, afin de pourvoir, en sa qualité de prêtre, aux besoins religieux et physiques de ces infortunés. Inquiet sur leur sort, malgré des tirs de zone d'une violence extrême, l'aumônier veut retourner au ravin de Bras. Il y arrive à 14 heures. L'ennemi tient les pentes nord du ravin et ses mitrailleuses battent les pentes sud. Qu'importe! Il descend tranquillement à l'ancien poste de secours; il trouve tous ses blessés; ils sont là depuis le 25, dans de petites niches creusées à la hâte, maintenant entre les deux lignes; les plaies de quelques-uns sentent déjà mauvais. Et pourtant sur leurs lèvres, pas une parole de reproche, pas une plainte. La vue du prêtre en soutane les reconforte; c'est pour eux le salut, la certitude de ne pas tomber prisonnier aux mains de l'ennemi qui, chaque nuit, patrouille dans le ravin. L'aumônier Pirot se dévoue pour les évacuer, n'hésitant pas à les porter lui-même et, le 1er mars, sur des brancards prêtés par un régiment du 20e corps, tous les blessés sont remis entre les mains de brancardiers divisionnaires, à Bras.

En ces termes, le général Pétain citait, plus tard, à l'ordre de la IIe armée, l'aumônier Pirot:

«Au cours des combats du 25 au 27 février, s'est multiplié auprès des blessés de tous régiments, dans des postes de secours très exposés, donnant l'exemple d'un mépris absolu du danger sur le terrain du combat pour ramener quelques blessés qui n'avaient pu être évacués, passant la nuit, entre les lignes, dans un chemin parcouru par les patrouilles ennemies.»

A Laheymeix, le régiment se reconstitue. Ses pertes l'ont réduit à deux bataillons. Le commandant Sallé, promu lieutenant-colonel, en prend le commandement; puis, après quelques jours de repos, il remonte en ligne dans le secteur des Paroches, secteur calme. C'est là que les hommes apprennent la citation de la 31e brigade à l'ordre de l'armée de Verdun:

«La 31e brigade, comprenant les 85e et 95e régiments d'infanterie, énergiquement conduite par son chef, le général Reibell, s'est engagée brusquement dans la lutte à près une marche forcée et s'y est trouvée dans une situation difficile. A force de ténacité, est parvenue à se maintenir et à arrêter l'offensive ennemie.» Ordre de la IIe armée n°79, 1er avril 1916.

Chapitre IV

Les Eparges - La Laufée - La Somme - L'Argonne (mars 1915 - avril 1917)

En mars, le régiment se porte à nouveau sur ces Hauts-de-Meuse qu'il avait tenus en septembre 1914. Devant lui, la plaine de Woivre aux nombreux villages détruits, taches blanches sur fond brun, s'étale à perte de vue; il voit Briey et les fumées noires des hauts fourneaux; il voit les hauteurs de Mars-la-Tour et à l'horizon les forts de Metz qui s'estompent dans le brouillard. L'ennemi tient les villages de Manheulles et de Fresnes; ses 210 s'écrasent sur Trésauvaux et Bonzée: les maisons, chancelantes déjà, s'écroulent avec fracas; les rues sont coupées d'énormes trous que l'eau remplit aussitôt. A la violence du bombardement s'ajoute le mauvais temps et derrière les gabionnades dont les lignes noires barrent la plaine, la vie est dure au petit poste.

Reformé à trois bataillons, le régiment descend au repos à Sommedieu, pour remonter dans la tranche des Eparges, où le 15 mai, par une nuit affreuse, le 1er bataillon relève le 3e bataillon du 95e RI. A cette époque, nous étions accrochés à la croupe nord de Combres, dont l'ennemi nous disputait la crête. Depuis avril 1915, les deux adversaires s'acharnaient avec opiniâtreté sur cet étroit plateau dont les obus de gros calibres et les torpilles aériennes avaient abattu les arbres, détruit la végétation, bouleversé le sol. Puis une

guerre de mines dure, patiente, inexorable était née, parachevant toute dévastation et donnant au terrain l'aspect de quelque paysage lunaire, nu et désolé. De tranchée, il n'était plus question; les petits postes se collaient aux lèvres des entonnoirs et là, malgré les détonations sourdes des coups de mines, malgré les éclatements déchirants des torpilles, les petits postes, isolés les uns des autres péniblement ravitaillés au cours de la nuit, montaient consciencieusement une garde dangereuse.

A son tour, le 1er bataillon du régiment, sous les ordres du commandant Dubreuil, occupe cette terrible zone des entonnoirs. L'artillerie ennemie bombarde consciencieusement le ravin de la Mort et le Trottoir; ce sont des tirs de harcèlement continuels. Les journées sont dures et passent lentement.

Le 21, au contraire, une des plus belles journées de mai, s'écoule dans le calme complet; il semble que, d'un commun accord, les deux artilleries se taisent; les hommes des petits postes regardent évoluer les avions dans le ciel bleu et même voient Chaput abattre un biplan à croix noires. Puis le soir tombe, les petits postes se relèvent. C'est le calme, le silence.

Tout à coup, inattendue, brutalement, à 1 heure 30, une forte secousse ébranle les plus profonds abris, accompagnée d'une détonation terrible; l'ennemi vient de faire sauter une mine à la droite du bataillon, près de la section de l'adjudant Laurent, de la 1ère compagnie. Un tir d'obus et de torpilles, d'une violence extrême, s'abat alors sur notre position. Mais les fusées rouges ont été comprises de nos artilleurs et notre barrage se déclenche, tandis que, dans la nuit épaisse, les gradés rassemblent avec peine les survivants et, la grenade à la main, s'apprêtent à repousser toute attaque. Le bombardement diminuait d'intensité, quand une deuxième mine, plus importante que la première, explose à 2 heures 15 au centre du bataillon, sous la 4e compagnie. A nouveau l'ennemi concentre sur cette zone de la tranche des Eparges, déjà fortement ébranlée, le tir de ses minenwerfer et de son artillerie lourde; à nouveau, les 75 établissent un barrage infranchissable. Cette fois-ci, les pertes sont sévères, le bombardement encore plus violent; cependant la 1ère et la 4e compagnie réussissent à occuper les lèvres nord des nouveaux entonnoirs. Le bombardement se maintient jusqu'au jour, mais le soleil se lève en Woëvre et le calme renaît.

Le 22, à la tombée de la nuit, l'ennemi nous croyant désorganisés, s'avance sur un des nouveaux petits postes: deux fois il essaie de l'enlever, deux fois il est repoussé à coups de fusil et à la grenade. Pour se venger, il lance de nombreuses bombes au cours de la nuit, rendant plus difficile encore la tâche pénible de nos brancardiers; malgré cela, ceux-ci réussissent à ramener aux postes de secours tous nos blessés et tous nos morts.

Cette journée du 22 nous coûtait, certes, des pertes sensibles, mais grâce aux habiles dispositions prises par les commandants de compagnie du 1er bataillon, grâce au courage et à l'énergie des hommes, pas un pouce de terrain n'était cédé à l'ennemi. De plus, elle fut l'occasion pour tous, chefs et soldats, de montrer leur valeur morale que le général Rouquerol portait à l'ordre de la division en ces termes:

«Le 22 mai 1916, l'ennemi a fait exploser plusieurs mines aux Eparges, la première à 1 heure 40 et une seconde très fortement chargée à 2 heures 15, suivies de deux autres plus petites.

Dès la première explosion, le sous-lieutenant Guichard, chef de la section, et l'adjudant Laurent, chef de la 3e section de la 1ère compagnie du 85e RI, portaient leurs sections en avant. les deux sections marchaient carrément et occupaient l'entonnoir.

Cependant les 2e et 1ère sections de la 4e compagnie, commandées par l'aspirant Dunil-Bourland et le sergent Malmontier, se tenaient prêtes à repousser une attaque, quand la deuxième explosion les ensevelit. Aussitôt les 4e et 3e sections de la 4e compagnie, commandées par le sous-lieutenant Charette et l'adjudant Dallot, exécutaient avec entrain l'ordre donné par le commandant de la compagnie, le lieutenant Perrin, de se précipiter sur le

nouvel entonnoir à la place des 2e et 1ère sections hors de combat.

Déjà l'ennemi cherchait à profiter de l'effet de sa mine pour se jeter en avant de l'entonnoir, mais il était refoulé vigoureusement à coups de grenades et de fusil par les 4e et 3e sections de la 4e compagnie. Le sous-lieutenant Charette, en dirigeant le combat, debout à découvert sur le bord même de l'entonnoir était grièvement blessé.

L'artillerie, immédiatement en action, couvrait la position ennemie de ses projectiles de tous calibres; la situation était rapidement rétablie.

Nul chez nous ne peut savoir si l'ennemi préludait à une attaque importante. S'il a eu cette idée, le concours des deux armes la lui a fait rapidement passer.

Le 1er bataillon du 85e RI, sous les ordres du commandant Dubreuil, a bien fait son devoir. (ordre de la division n°441, du 24 mai 1916).

Relevé de la tranchée des Eparges, le régiment tient, au mois de juin, le secteur Trésauvaux-Les Hures et, au début de juillet, descend au repos à Ambly et à Génicourt. Au loin, vers Souville, le canon gronde sans arrêt; les convois de munitions et de ravitaillement se succèdent en files interminables sur les routes boueuses; des bataillons montent en ligne, d'autres en descendent; des camions, des autos sanitaires se croisent. Partout une activité fébrile.

Alerté le 12, le régiment se porte à Houdainville; la canonnade est plus proche de lui. La nuit, pendant les tirs de barrage, une lugubre et gigantesque lueur emplît le ciel, sous le fracas des explosions multiples. Chacun pense alors aux durs combats de fin février et tous sont décidés à lutter jusqu'à l'ultime limite de leurs forces pour arrêter encore une fois la ruée ennemie.

Le 13 juillet, le régiment monte en ligne à la Laufée. A cette époque, notre position est jalonnée par la batterie de la Montagne et l'ouvrage de la Laufée; à quelques centaines de mètres, au sud, s'allonge, plusieurs fois objectif de l'ennemi, regorgeant de monde et puant, le tunnel de Tavannes. Le régiment doit en défendre la sortie est et occupe la croupe au nord du tunnel, dans ce qui fut le bois de la Laufée. Tous les arbres ont disparu; seules, quelques souches demeurent, à peine debout, meurtries et déchiquetées. Tous les trous d'obus se touchent, les hommes sont terrés dans les plus profonds, jusqu'à ce qu'un 210, s'écrasant dans un trou déjà fait, vienne creuser un entonnoir plus propice à la défense. La nuit, au moindre bruit suspect, avec la même rapidité qu'autrefois les fusillades au bois Brûlé, un barrage très dense d'obus de tous calibres se déclenche, se prolonge pendant plusieurs heures, nivelant tout, broyant tout, et le lendemain, quand vient le jour, les hommes par-dessus leurs trous d'obus contemplant un paysage toujours plus désert et plus morne.

L'ennemi avait attaqué le 12, et le régiment trouvait une situation désavantageuse de fin de combat à contre-pente. Dès les premières nuits, les 1er et 2e bataillons se déploient en tirailleurs, progressent de trous d'obus en trous d'obus, et malgré un vif bombardement, vont jusqu'à la crête où ils s'installent. L'ennemi n'avait plus vue chez nous et nos hommes pouvaient voir à l'horizon les ruines mémorables du fort de Vaux.

A partir du 20, l'ennemi prépare une nouvelle attaque; les tirs, réglés par avions, se font plus nourris encore, bouleversent nos travaux, gênent notre ravitaillement. Et cependant, avec courage, manquant d'eau sous le soleil de juillet, les hommes relient entre eux les trous d'obus. Puis, le 29, quelques jours avant l'attaque d'infanterie, mais au fort de la préparation d'artillerie, le régiment est relevé.

Après un court repos dans le Barrois, il revient pour quelques semaines à la tranchées des Eparges, où sévit toujours, dans toute son horreur, la guerre de mines, et une fois de plus, le 28 août, la sinistre colline craque sous le front de la 10e compagnie.

De là il va à l'instruction au camp de Safais, où il reçoit ses premiers fusils-mitrailleurs et s'initie aux nouvelles formations de combat. Désormais chaque section comprendra des

fusiliers, des grenadiers, des voltigeurs, avec chacun un armement particulier et un rôle distinct.

Dans les premiers jours de décembre, les manoeuvres terminées, le régiment est transporté dans l'Oise. Il sait que de là il ira sur la Somme et qu'à l'attaque il lui sera donné de reprendre sa revanche de Verdun. Le 14, les camions-autos viennent le chercher à Hétomesnil. Après une longue journée par les routes, il débarque à la Sucrerie de Proyart et le 16 il occupe les parallèles de départ en avant de Berny. L'attaque est prête. Tous, admirant le magistral déploiement de notre artillerie et de notre aviation, sont animés de la plus grande confiance; tous sentent qu'ici le Français a la maîtrise, malgré le froid humide et la boue jusqu'aux genoux, et que l'Allemand baisse la tête sous les explosions formidables de nos gros projectiles et la menace de nos avions.

Mais subitement arrive l'ordre d'interrompre les travaux: l'attaque est ajournée. Jusqu'au 26 décembre, c'est la vie monotone de secteur: bombardements quotidiens, tirs de harcèlement et surtout, c'est sous la bruine qui imprègne capotes et vareuses, la lutte patiente contre la boue épaisse et gluante. «Vite qu'on attaque, disaient les hommes, que nous sortions de cette boue!»

Mais sans attaquer, le régiment quitte le secteur de Berny et, dans de longues marches, revient à l'arrière. Le 20 janvier, après un repos de plusieurs jours dans la région d'Aumale, il débarque à Sainte-Menehould et remonte en ligne à la fin du mois dans les tranchées de la Grurie. L'hiver est rude; la neige pendant des jours recouvre de son linceul cette forêt d'Argonne, autrefois si agitée. Les sources sont gelées; aux parois des boyaux sont suspendus des blocs entiers d'une glace pure. A de certains jours, cependant, le secteur s'agite; l'ennemi bouleverse nos tranchées par des tirs de torpilles de 245 et d'obus de tous calibres; ses fusants fouillent les ravins; la nuit il patrouille autour de nos petits postes. Puis le calme revient et, à la fin de mars, le régiment est transporté en Champagne par camions et par chemin de fer.

Encadrement du régiment au 1er avril 1917

Lieutenant-colonel Sallé, commandant le 85e RI.
Chef d'escadrons adjoint au chef de corps: commandant De La Rochère.
Médecin-major de 2e classe: Detis
Officier-adjoint au chef de corps: lieutenant Vrinat
Officier de détails: lieutenant Millet
Officier d'approvisionnement: sous-lieutenant Vitré
Officier pionnier: lieutenant Grandfond
Officier chargé des liaisons: sous-lieutenant Pommier
Officier de renseignements: sous-lieutenant Morizot
Officier porte-drapeau: lieutenant Papinaud
Officier commandant le peloton de 37: sous-lieutenant Cauche
Chef de musique: Malzac.

1er bataillon

Chef de bataillon: commandant Dubreuil
Capitaine adjudant-major: capitaine Baston
Médecin auxiliaire: Mondon
1ère compagnie: commandant de compagnie, lieutenant Pallier.

1ère section: sous-lieutenant Haudot; 2 section: sous-lieutenant Caudière; 3e section: adjudant Laurent; 4e section: sous-lieutenant Giacinti, aspirant Reverchon.

2e compagnie: commandant de compagnie, capitaine Perrin.

1ère section: sous-lieutenant Weldin; 2e section: sous-lieutenant Dalion; 3e section: adjudant Capitain; 4e section: sous-lieutenant Point.

3e compagnie: commandant de compagnie, lieutenant Beurier.

1ère section: sous-lieutenant Jacquin; 2e section: sous-lieutenant Pacaud; 3e section: sous-lieutenant Thomas; 4e section: adjudant chef Pierdet, aspirant Bordry.

1ère compagnie de mitrailleuses: commandant de compagnie, lieutenant Duperray.

1er peloton: sous-lieutenant Martin; 2e peloton: sous-lieutenant Gaulard; 1ère section: adjudant Teinturier; 2e section: sergent Joly; 3e section: sergent Clermontet; 4e section: sergent Julien.

2e bataillon

Chef de bataillon: capitaine Lauré

Capitaine adjudant-major: capitaine Defrance

Médecin aide-major de 2e classe: De Gennes.

5e compagnie: commandant de compagnie, capitaine Rotinat

1ère section: sergent Lecoq; 2e section: sous-lieutenant Mayeur; 3e section: adjudant Daumy; 4e section: sous-lieutenant Cazal.

6e compagnie: commandant de compagnie, lieutenant Chabenas.

1ère section: sous-lieutenant Leboeuf; 2e section: adjudant Patrigeon; 3e section: sous-lieutenant Vasseur; 4e section: sous-lieutenant d'Exea.

7e compagnie: commandant de compagnie, lieutenant Dufour.

1ère section: sous-lieutenant Bresson; 2e section: sous-lieutenant Collange; 3e section: adjudant Ranchin; 4e section: sous-lieutenant Bourges.

2e compagnie de mitrailleuses: commandant de compagnie, lieutenant Brigaud.

1er peloton: sous-lieutenant Mazin; 2e peloton: sous-lieutenant Lepoutre; 1ère section: adjudant Perruchon; 2e section: sergent Maubert; 3e section: sergent Rouet; 4e section: sergent Touffus.

3e bataillon

Chef de bataillon: commandant Bernard

Capitaine adjudant-major: capitaine Gaulard

Médecin aide-major de 2e classe: Giret

Médecin auxiliaire: Champeau.

9e compagnie: commandant de compagnie, capitaine Roubeau.

1ère section: lieutenant Mhun; 2e section: sous-lieutenant Verot; 3e section: adjudant Canet; 4e section: sous-lieutenant Choquet.

10e compagnie: commandant de compagnie, capitaine Pieuchot.

1ère section: sous-lieutenant Brosseaud; 2e section: sous-lieutenant Luas; 3e section: adjudant Delage; 4e section: sergent Cendre.

11e compagnie: commandant de compagnie, lieutenant Deffunt.

1ère section: sous-lieutenant Mommessin; 2e section: sous-lieutenant Leredde; 3e section: adjudant Robin; 4e section: sous-lieutenant Deguet.

3e compagnie de mitrailleuses: commandant de compagnie, capitaine Ducruet.

1er peloton: lieutenant Adermatt; 2e peloton: sous-lieutenant Martin; 1ère section: sergent Gervais; 2e section: sergent Lavenu; 3e section: sergent Lagay; 4e section: sergent Collinet.

Chapitre V

Champagne (avril 1917)

Le 2 avril, les bataillons cantonnent à Villers-Marmery, au pied de la Montagne de Reims. Bien qu'à plus de huit kilomètres du front, le village est vu de l'ennemi qui, à l'horizon, derrière les peupliers de Courmelois, de Wez et de Thuisy, tient les hauteurs de Nogent-l'Abesse et de Moronvillers. De longues lignes blanches courent sur les crêtes, disparaissent dans de petits bois rectangulaires ou bien se perdent dans la brume, à l'est vers la Suippe, à l'ouest sur Reims. Ce sont les tranchées, tranchées amies, tranchées ennemies, toutes aussi calmes que si elles avaient été abandonnées de longue date. A peine quelque nuage grisâtre, fumée d'obus que le vent dissipe, apparaît par intervalles sur l'une ou l'autre ligne. Et pourtant, là-bas, le long de la Voie Romaine, la vie est intense; d'anciennes tranchées sont déneutralisées, de nouveaux abris sont creusés, toutes nos organisations sont modifiées; c'est la préparation silencieuse et méthodique d'une attaque de grande envergure.

Le 4 avril, le régiment, avec deux bataillons, occupe le sous-secteur Source, face au mont Cornillet. C'est là que tous apprennent la grande nouvelle si longtemps attendue: «Le 85e, ainsi que toute la division, attaquera prochainement». Enfin, le régiment pourra réaliser son espoir le plus cher, espoir déçu sur la Somme en décembre; il pourra venger ses morts et ses blessés, il prendra sa revanche de Verdun. Aussi, au sous-secteur Source, dans ces journées calmes du début d'avril, les travaux sont-ils activement poussés. Tous les hommes redoublent d'ardeur. Le 9, le régiment descend au repos à Ambonnay et Villers-Marmery. La préparation d'artillerie est alors commencée; chaque jour, des hauteurs de la Montagne de Reims, les spectateurs enthousiastes assistent au bombardement des lignes ennemies. Nos mortiers de tranchée et nos grosses pièces tonnent sans arrêt. Les monts, à de certains moments, disparaissent sous un nuage de fumée noire; les petits bois de bouleaux du Cornillet, du mont Blond, du Casque et du Téton diminuent chaque jour. Un paysage de guerre, où les bois sont déchiquetés, le sol affreusement bouleversé, les tranchées nivelées, peu à peu se dessine. Les hommes sont joyeux, sûrs du succès.» Qu'est-ce qu'ils prennent, les Boches!» disent les anciens; et tous, avec confiance, sans la moindre inquiétude, attendent que pour eux l'heure vienne de partir la baïonnette haute.

Mais auparavant, il faut reconnaître les lignes ennemies, s'assurer des destructions. Le 13, des volontaires du 1er bataillon, commandés par le sergent Barbarin, font une incursion dans la tranchée allemande, à l'ouest de la route de Nauroy, et ramènent dix prisonniers. Le 15, le sous-lieutenant Paccaud, un vieux combattant de Transvaal, tente un nouveau raid. Les meilleurs en font partie; l'enthousiasme est tel que deux officiers des mortiers de 58, malgré les ordres, se joignent à l'expédition. Mais cette fois-ci, le détachement se heurte à des troupes fraîches récemment en position et, accueilli à coups de grenades et de mitrailleuses, doit se retirer sous un tir de barrage qui lui fait subir des pertes sensibles. Paccaud, tout le premier, a été frappé à mort entre les lignes et, comme le sergent Courp veut l'emporter:» Laisse-moi, dit-il, tu diras au commandant que nous avons fait ce que nous devons, mais que nous sommes tombés sur un bec».

Le 16 avril, le régiment apprend qu'une grande offensive a réussi sur notre gauche: de fortes positions ont été enlevées, de nombreux prisonniers ont été ramenés et cette annonce de bon augure dissipe toute hésitation, raffermi encore la confiance, élève les coeurs. «Pourquoi ne ferait-il pas de même?» Dans la nuit du 16 au 17, les compagnies se massent dans la parallèle de départ; les brèches dans nos réseaux sont achevées, les derniers ordres sont

donnés. L'attaque est fixée à 4 heures 45; tous attendent; il fait froid; la nuit sombre enveloppe toute forme de son voile épais; la pluie fouette les visages. La canonnade maintenant fait trêve; sur le régiment pèse un silence surprenant. «Encore quelques minutes» disent les officiers la montre en main. On vérifie ses armes, on boucle les dernières courroies, on met sac au dos. Puis, à 4 heures 45, «En avant» ordre donné à voix basse et répété de proche en proche. Des ombres informes escaladent le parapet, glissent de trous d'obus en trous d'obus, franchissent nos réseaux, tandis que des éclairs déchirent l'obscurité, que les obus sifflent au-dessus des têtes et s'écrasent sur les branches ennemies: c'est le barrage mobile. Nos soldats courent, trébuchent, tombent, repartent. En face, c'est le silence, quand tout à coup une fusée éclairante jaillit qui permet de voir, se profilant dans la pénombre, la ruée grandiose de la division. Mais l'ennemi vigilant est averti, ses mitrailleuses crépitent et le ciel est illuminé de fusées rouges et vertes demandant le barrage. Alors c'est la course rapide; de toutes les poitrines s'élèvent de grands cris, le vent apporte la rumeur confuse des régiments voisins:»En avant! En avant!» La première tranchée est bientôt atteinte et la lutte s'engage.

Sur tout le long glacis de 1 200 mètres qui monte sans un couvert jusqu'à la côte 142, couronnée d'un puissant ouvrage doublé à contre-pente de la tranchée Leopoldshöhe, les mitrailleuses entrent en action, rendant impossible toute progression à découvert. Des blockhaus bétonnés du bois de la Grille, elles prennent nos vagues d'assaut en enfilade.

En un instant les pertes sont élevées; de s grappes d'hommes tombent, aussitôt remplacés par d'autres, pas un songe à s'arrêter ou à regarder en arrière.

Devant nos grenadiers, l'ennemi se retire en combattant; il faut progresser à la grenade, tranchée par tranchée, boyau par boyau; l'avance est ralentie et le barrage mobile continuant sa marche dépasse la crête, nous laissant sans protection sous le feu de l'ennemi qui devient de plus en plus dense.

Le 1er bataillon, dont le capitaine adjudant-major Baston vient de prendre le commandement, est décimé (La belle conduite de la 4e section de la CMI lui valut la citation suivante à l'ordre de la brigade:

«Le caporaux Borget Jules, Patureau Armand, de la CMI, et la 4e section de la CMI du 85e RI, à l'attaque du 17 avril 1917, chargés d'assurer la protection du flanc gauche du bataillon et voyant une contre-attaque se déclencher sur le régiment voisin, ont spontanément ouvert le feu, causant de très grosses pertes à l'ennemi qui n'a pu ainsi déboucher (ordre de la brigade n°123, du 12 mai 1917).

Au 2e bataillon qui l'a rejoint, les pertes sont aussi lourdes. Le capitaine Lauré, qui le commande, a déjà reçu deux blessures, une balle à la main, un éclat d'obus à la jambe, il faut une nouvelle balle qui lui traverse la figure pour qu'il consente à se laisser évacuer. A côté de lui tombe le capitaine Defrance, un des rares survivants du début de la campagne, une des plus nobles figures du régiment. «Officier d'élite, dira sa citation, qui possédait les dons du commandement, les plus belles qualités militaires, les ornements de l'esprit, avec un rayonnement qui en faisait l'idole de ses soldats». Quatre commandants de compagnie, les lieutenants Pallier, Chabeant, Brigaud et Duperray, sont tués. Le sous-lieutenant Gérard, venu tard au front et qui, pour «rattraper le temps perdu» réclamait les missions les plus périlleuses, tombe aussi face au bois de la Grille.

Se groupant autour des rares officiers survivants, huit pour les deux premiers bataillons sur trente-quatre qui étaient présents au début, les débris des 2e, 3e et 5e compagnies cherchent à progresser par les deux seuls couverts existants, les boyaux Bissing et de l'Oder. Ils arrivent ainsi jusqu'à l'ouvrage de la côte 142, où l'ennemi les attend. Un nouveau combat s'engage, mais contre-attaqués vigoureusement, leurs grenades épuisées, ils doivent reculer lentement, semant leur route de cadavres. Parmi les héros tombés en ce point,

on relève les corps du sous-lieutenant Mayeur, qui s'est battu comme un lion, de l'adjudant-chef Pierdet.

Cependant, l'artillerie ennemie bombarde furieusement nos positions de départ. Le lieutenant-colonel Sallé, debout sur le parapet, impassible au milieu de la tourmente qui fait rage, cherche à suivre la progression de ses bataillons. Mais aucune liaison n'existe plus, les coureurs s'égarerent ou sont atteints. Alors, devant cette situation imprécise, le chef d'escadrons de la Rochère s'offre à aller chercher lui-même les renseignements que réclame le colonel. Avec son habituel mépris du danger qui ne lui fait jamais courber sa haute stature, il part la canne à la main, au pas de promenade, franchit le barrage, atteint la ligne de grenadiers et toujours placide, avec le même sang-froid, revient trouver le colonel.

Le combat va se stabiliser. On s'accroche dans la tranchée de Wahn, troisième ligne ennemie, avec de fortes antennes en avant.

Les jours suivants, le régiment, dont les pertes ont été sévères, manquant de cadres, organise la position dans un sol bouleversé par nos torpilles, sous les tirs de harcèlement continuels de l'ennemi. Les ordres reçus sont fermes: il faut tenir coûte que coûte, dominés par les observatoires du Cornillet; il faut repousser les patrouilles ennemies et, malgré la fatigue des hommes, il faut, la nuit, construire une nouvelle tranchée qui sera la parallèle de départ de la prochaine attaque.

Enfin, le 25, après huit jours d'occupation, le régiment diminué de plus de moitié, avait perdu vingt-six officiers, dont douze tués, épuisé, mais toujours résolu, est relevé sur la position conquise et, en camions-autos, gagne le cantonnement de Vaubécourt. Le 29, dans l'église du village, incendiée par les Boches en 1914, l'abbé Pirost célèbre un service pour les morts du régiment. Poignante cérémonie où, dans un cadre de ruines, par une belle matinée de printemps toute ensoleillée, l'aumônier du régiment exalte la grandeur du sacrifice de ceux qui sont tombés en Champagne. Le temps de recevoir quelques renforts et le régiment se met en marche vers les Hauts-de-Meuse, région où la vue s'étend de Conflants les usines où l'ennemi forge ses armes, tandis que tout au loin dans la plaine de Woivre serpentent les trains qui amènent son ravitaillement.

Les 1er et 2e bataillons tiennent un secteur de Watronville à Haudiomont, tandis que le 3e est détaché dans la région de Mouilly. Secteurs calmes où l'uniformité et la monotonie des humbles besognes de chaque jour demandent de la part de chacun une abnégation et une patience qui n'est pas sans mérite. Le devoir alors, c'est d'accomplir la corvée de matériel, c'est de nettoyer les boyaux, de replacer les caillebotis, c'est de remuer de la terre, de se déchirer les doigts à poser du barbelé, c'est de prendre de longues heures de faction, en un mot, c'est de beaucoup peiner pour tenir un front étendu avec de faibles effectifs.

Le commandement veut savoir ce qui se passe dans ces bois qui opposent un épais rideau derrière lequel l'ennemi peut s'organiser à son aise et dissimuler ses mouvements. Il faut donc «aller chez le Boche».

Le 13 mai, une section de la 6e compagnie, commandée par le sous-lieutenant Leboeuf et l'aspirant Laparra, doit tenter un coup de main sur la corne nord du bois de Massenoue. L'opération, énergiquement menée, réussit à souhait et permet de ramener un prisonnier, cependant que le soldat Petit Jean, déjà blessé, tue sur leur pièce trois mitrailleurs boches qui refusaient de se rendre.

Le 22 mai, un détachement de la 10e compagnie exécute un raid dans le secteur de Mouilly et capture un Boche. C'est le sous-lieutenant Brosseaud qui dirige cette opération, la première d'une série qui ne connaîtra pas l'insuccès et qui consacra la réputation de ce jeune officier dont la bravoure deviendra légendaire au régiment.

A la fin de juin, la division était relevée et, après un repos de quelques jours, venait occuper le secteur de Ville-sur-Tourbe, Maisons-en-Champagne et Main-de-Massiges, théâtre de la grande offensive de 1915.

Chapitre VI

Deuxième séjour en Champagne (juillet 1917 - août 1918)

I) Ville-sur-Tourbe

La Champagne pouilleuse! Ce seul mot évoque de grandes étendues monotones et sans ombrages, une succession de plateaux au sol crayeux et ingrat, dont l'horizon est coupé de loin en loin par de maigres bois de sapin. Au dire de Goethe, c'est «la vallée la plus triste du monde». Le régiment allait séjourner dans cette région désolée pendant une année.

Dans la nuit du 6 au 7 juillet, les 1er et 2e bataillon sont montés en ligne à Ville-sur-Tourbe, relevant deux bataillons de tirailleurs, et tout de suite la vie de secteur reprend.

Les lignes passent au nord de ce qui fut Ville-sur-Tourbe et dont un pan de mur de l'église, qui tient on ne sait pourquoi, et quelques ruines marquent l'emplacement. Le secteur du régiment? un labyrinthe de tranchées et de boyaux d'une blancheur qui fait mal aux yeux par ce lourd soleil de juillet et dont l'enchevêtrement fait peur quand on pense au travail d'entretien que cela représente. Qui pourra calculer combien de caillebotis le 85e remplaça pendant son séjour à Ville-sur-Tourbe.

Ici le front est fixé ou, comme on dit, il a «cristallisé». Il n'est plus question, comme en 1915, de tenir la ligne au coude à coude. De plus en plus la défense s'organise en profondeur et en échelonnement de points d'appui disposés en quinconce. Tout en avant, la vie se concentre dans ce qu'on appelle «les groupes de combat», véritables "lots autour desquels on a accumulé les réseaux de barbelés et que tient l'effectif d'une demi-section. Et quand la nuit est tombée, toutes portes annamites (cadre de bois, garni de barbelé, basculant autour d'une charnière et qu'on abaisse la nuit pour boucher le boyau et interdire l'accès de l'"lot) baissées, presque sans liaison avec l'arrière, la petite garnison tout entière est aux aguets, prête à toute alerte, tendant l'oreille dans le silence que trouble parfois le grêle tapage des mitrailleuses ou l'éclatement de quelques grenades et dans la nuit qu'éclaire par intervalles le jeu étonnant des fusées multicolores.

On sait que l'ennemi est audacieux et cherche le défaut de l'armure, prêt à profiter de la moindre défaillance. Mais les poilus du 85e font bonne garde et le Boche trouve à qui parler.

Le 11 juillet, à 23 heures 30, une forte patrouille ennemie essaie d'aborder l'îlot occupé par la section de l'adjudant Lecoq, de la compagnie Rotinat. Après un vif combat à la grenade, l'ennemi doit battre en retraite, emmenant un de ses hommes blessés et laissant des armes sur le terrain.

A la Briqueterie, le 10 septembre, au petit jour, c'est un poste de la compagnie Schmalenback qui est attaqué. Le sous-lieutenant Leboeuf, chef d'"lot, bondit sur le parapet avec ses hommes et à coups de grenades jette le désarroi chez l'adversaire, qui se replie en laissant un tué entre nos mains.

Le 1er novembre, tandis qu'il exécute un coup de main de grande envergure sur le régiment de gauche, l'ennemi tente d'enlever un petit poste de la compagnie Fleuriot. Des liquides enflammés lancés sur l'"lot manquent leur but et les assaillants sont immédiatement repoussés par le tir des fusils-mitrailleurs.

De notre côté, nous ne restons pas confinés dans nos lignes. Presque chaque nuit «il y a du monde dehors». C'est l'âge d'or des grenadiers d'élite. Ou bien un détachement va tendre une embuscade sur le chemin présumé des patrouilles ennemies, ou bien il va lancer quelques grenades et fusées dans un "lot inoccupé pour y donner l'illusion de la vie. D'autres fois il se glisse entre les broussailles de fil de fer jusque dans les lignes ennemies pour en

vérifier l'occupation, pour déterminer l'emplacement d'une sentinelle ou préparer des brèches en prenant d'innombrables précautions pour ne pas donner l'éveil. Guerre de ruse, où il faut jouer au plus fin avec un adversaire vigilant et tenace, où il faut mépriser les rafales de mitrailleuses et l'éclatement des petites torpilles dont l'ennemi couvre sa ligne. Plus d'un tombe victime de son intrépidité.

La nuit du 30 septembre avait commencé dans un calme trompeur. Un silence impressionnant pèse sur toute la plaine que la lune éclaire d'une pâle clarté. Mais voici que des ombres se glissent hors de nos lignes et en file indienne se dirigent vers les réseaux ennemis dont la masse sombre se détache sur la crête des parapets. C'est la section d'élite du régiment, commandée par le sous-lieutenant Brosseaud, qui va tenter un coup de main sur le Calvaire. Nos patrouilleurs avancent sans bruit. Plus de 300 mètres séparent les lignes et la nuit est si claire que de chez nous on verra tout à l'heure se dresser leurs silhouettes sur les tranchées ennemies. Ils arrivent aux réseaux et les cisailles entrent en jeu. Il faut travailler en silence, rabattre le barbelé, étouffer le tressaillement du fil de fer qui se détend. Brusquement, à 2 heures, l'horizon s'illumine et toutes nos batteries entrent en action dans un vacarme étourdissant que soutient le crépitement de nos mitrailleuses. Au premier coup de canon, le lieutenant Brosseaud s'élance vers la tranchée ennemie et tous ses hommes le suivent. Ils sautent dans les réseaux, s'accrochent, se déchirent, buttent, mais rien ne les arrête. Deux groupes se forment. Le premier, conduit par le sergent Bouin, parcourt la première ligne et détruit un poste de mitrailleurs. L'autre, avec le sous-lieutenant Brosseaud en tête, s'éloigne vers la deuxième ligne. Deux sentinelles boches sont capturées et la course continue. Voilà un abri. Le veilleur n'a pas le temps de se ressaisir qu'il est enlevé. Vite quelques grenades incendiaires lancées dans les entrées et le détachement revient tranquillement avec ses trois prisonniers et une mitrailleuse. Il n'a pas perdu un seul homme.

Ainsi va la vie à Ville-sur-Tourbe, dans les alternatives de calme et d'agitation. Comme il y a deux bataillons en ligne, il faut passer vingt jours en tranchée avant d'aller au repos pour dix jours, dans de mauvaises baraques à Mafrecourt. Puis le cycle recommence...

Maisons-de-Champagne - Main-de-Massiges

Au début de novembre, le régiment, glissant à gauche, relevait le 27^e à Maisons-en-Champagne, secteur de mauvais renom qu'on voyait figurer à intervalles réguliers dans le communiqué. L'occupation comprenait alors deux bataillons aux tranchées et un bataillon au repos à Hanq, au camp Bravard, transformé en cette période de l'année en un véritable marécage.

Les soirs de relève, les compagnies quittent Hans à la tombée de la nuit et, après une longue marche, passent la Tourbe à Minaucourt, puis le ruisseau de Marson. Là elles prennent le chemin des Rondins, où les attendent les guides des unités à relever, et s'engageant dans le grand Tunnel, immense galerie de plus d'un kilomètre, éclairée à l'électricité et suivie par une voie de 0 mètre 60, par où afflue toute la vie du secteur. On débouche dans le ravin du Fer-de-Lance, dont le versant nord, percé de nombreux abris, présente une animation étonnante. C'est là que sont installées les cuisines et aux heures de distribution tout le ravin grouille de porteurs de soupe empêtrés dans leurs bidons et leurs marmites. Le long Boyau de Champagne qui se déroule sur la croupe 180 conduit directement en première ligne. A chaque pas on croise des vestiges de l'ancienne occupation boche. La marche devient pénible et un à un s'éteignent les rires. Voici Dunette, le poste du chef de bataillon, auquel à chaque bombardement le Boche réserve une part de choix. Puis la ligne de résistance Chevalier-Targette, avec des tranchées profondes et des abris à l'épreuve.

Les éléments qui vont aux postes avancés traversent le ravin de Champagne, tout bouleversé et criblé d'entonnoirs, paysage saccagé où il ne reste comme vestiges de l'ancienne exploitation qu'une cave et quelques troncs décharnés.

Sur la gauche, la Main-de-Massiges, avance dans le ravin de l'étang ses croupes abruptes et dénudées que séparent de mornes ravins aux noms caractéristiques: ravin des Tombes, ravin des Noyers, ravin de la Faux, ravin du Pouce, etc. Et tout en haut domine le mont Têtu, d'où le Boche a des vues sur toute la région.

Le premier séjour à Maisons-en-Champagne ne devait durer que trois semaines, marquées d'une assez grande activité d'artillerie. Le 22 novembre, au lever du jour, un détachement, commandé par le lieutenant Brosseaud, pénétrait jusqu'à la troisième ligne ennemie et, après avoir détruit les abris, ramenait deux mitrailleuses. L'artillerie ennemie réagit avec une violence extrême.

Dans les premiers jours de décembre, le régiment était mis à la disposition du génie de l'armée. La défection russe, qui permettait à l'ennemi de ramener ses troupes et ses canons de l'Orient, laissait présager pour le printemps une ruée formidable sur notre front. Et c'est pourquoi pendant les mois de décembre et janvier le régiment travaille d'arrache-pied à organiser des positions de résistance sur «des zones profondes» en arrière du front, et là comme en ligne l'officier pionnier du régiment, le lieutenant Thomas, ne marchandait pas sa peine.

Le 1er février, la division, reprenant son ancien secteur, le régiment remontait à Maisons-en-Champagne où de plus en plus l'organisation défensive s'étale en profondeur avec, comme ligne de surveillance, des postes très réduits. L'occupation devait, du reste, subir d'incessantes modifications. Le front du régiment s'étendra bientôt sur la Main-de-Massiges, tandis que peu à peu la division de gauche prendra à son compte Maisons-en-Champagne, toujours avec une tendance de plus en plus accentués dans l'échelonnement en profondeur. Il serait monotone de suivre au jour le jour la vie du régiment pendant cette période. Nous nous contentons de relater les faits d'armes les plus marquants. Ce seront toujours des actions locales où se mettront en valeur de petites unités dont l'effectif ne dépassera jamais une section et qui, dans des circonstances très difficiles, auront à faire preuve de qualités d'initiative, d'audace et de ténacité qui finiront par nous donner l'ascendant sur l'adversaire. Le 2e bataillon vient de monter à Maisons-en-Champagne et la 6e compagnie occupe le point d'appui de droite. Elle a aux avant-postes une section, commandée par l'aspirant Vincensini et répartie en deux groupes de combat (G.C 7 et G.C 8). Le G.C8, situé à un carrefour de boyaux, est solidement protégé par des défenses accessoires, réseaux et portes annamites. Il comprend au centre, à hauteur du boyau de Rouvroy, une sorte de réduit.

Le 13 mars, à la nuit tombante, après une dernière ronde entre les postes, les groupes de combat prennent le dispositif de veille, portes solidement barricadées, tout le monde hors des abris. L'ombre achève de tomber sur le sinistre ravin de Champagne et il faut réagir pour dissiper l'impression d'isolement qui, chaque soir, étreint les plus braves.

Dès le début de la nuit, la petite garnison du G.C8 sent rôder autour d'elle les patrouilles ennemies. Des bruits suspects viennent frapper l'oreille et chacun redouble de vigilance dans l'attente de l'attaque. Les Boches se sont infiltrés par d'anciens boyaux abandonnés et ils se sont glissés jusqu'à proximité immédiate du poste qui défend la droite de l'îlot.

L'attaque se produit vers 22 heures. Le premier pilon tue le soldat Sajot. L'aspirant Vincensini et le sergent Bourgoïn accourent et retiennent l'assaillant à coups de revolver et de grenades. Bientôt une fusillade nourrie et un tir intense de V.B. forcent l'ennemi à reculer. Il revient à la charge presque aussitôt. L'aspirant Vincensini déclenche le barrage de mitrailleuses et après une lutte courte mais violente, le Boche est repoussé à nouveau. Cependant il ne s'éloigne guère. Des chuchotements, des bruits de fil de fer indiquent

nettement qu'il n'a pas rejoint ses lignes. Chacun les sent tout près et s'attend à un nouveau choc. La garnison est dans une situation précaire. Elle a brûlé presque toutes ses grenades, tiré un grand nombre de chargeurs de F.M. Le sergent Bonin sort avec deux hommes, va rendre compte de la situation et bientôt une corvée de munitions monte vers les combattants. la garnison se voit soutenue; elle tiendra.

Presque aussitôt elle reçoit un renfort inattendu. Le sous-lieutenant Vasseur, qui devait effectuer une patrouille avec les grenadiers d'élite a jugé que la présence de ses grenadiers serait d'une plus grande utilité au milieu des défenseurs de l'îlot. En outre, il apporte un renseignement précieux. La T.P.S. signale que dans les conversations téléphoniques allemandes il est constamment question de 5 heures 08. Que signifie cette heure? Après les événements de la nuit, il est facile d'imaginer que la nouvelle attaque que chacun sent imminente aura lieu à 5 heures 08.

Le sous-lieutenant Vasseur a pris le commandement de l'îlot et passé la direction des grenadiers d'élite au caporal Robert. Comme les Boches connaissent à fond les emplacements de combat, il décide de porter tout le monde en arrière de la tranchée.

Ils sont là, accroupis dans des trous d'obus et dans une obscurité profonde que déchire de loin en loin la lueur tremblante d'une fusée qui éclaire pour un instant d'une clarté fantomatique ce paysage de mort. Puis tout retombe dans une nuit plus noire et les heures passent. le jour va bientôt poindre et l'on se demande si l'ennemi n' a pas regagné ses lignes.

Brusquement un claquement bien connu, l'amorçage des grenades, suivi de l'éclatement des premiers pilons! Et au même moment de grandes silhouettes se dressent dans les fils de fer, brandissant des pilons et criant:»Camarades Français, rendez-vous!» tandis que le tir d'engagement se déclenche formidable. Les Boches attaquent de trois côtés simultanément. Ils sont très nombreux et, malgré les vides que creusent dans leurs rangs l'héroïque résistance des nôtres, ils réussissent à franchir les réseaux. Nos défenseurs sont submergés sous le nombre. Le sous-lieutenant Vasseur crie:»A Rouvroy!» pour rassembler tout son monde dans la seconde partie de l'îlot. Mais il faut se dégager et pendant quelques instants se déroule un corps à corps terrible. Le grenadier Thibaut, serré de près par un Boche, l'assomme à coups de tromblon. L'aspirant Vincensini et le soldat Languille se dégagent à coups de revolver. Le sous-lieutenant Vasseur et le soldat Puzenat, entourés d'Allemands, s'ouvrent un chemin à coups de revolver. Les grenadiers Ayral Louis et Ayral Antoine s'échappent à leur tour. Poursuivis, ils se séparent et cherchent à rejoindre isolément; mais Antoine Ayral se heurte à un Boche qui le somme de se rendre. Il lui répond par un coup de pistolet automatique, mais tombe frappé d'une balle à la tête. Ses camarades se précipitent et arrachent son cadavre à l'ennemi. La porte annamite est solidement défendue et la résistance continue acharnée.

Mais les fusées lancées par l'aspirant Vincensini ont été comprises. Déjà les mitrailleuses crépitent et couvrent de balles tout le front du centre de résistance, cependant que nos batteries entrent en action... Le jour va venir et les Allemands lâchent pied. Ils ne veulent pas rester sur leur échec. Quelques jours après, ils vont essayer d'obtenir par ruse ce qu'ils n'ont pu obtenir par la force.

Pour éviter une nouvelle attaque par surprise sur le GC8, il fut décidé qu'un petit poste occuperait un ancien îlot situé au nord du centre de résistance. Il avait pour mission de donner l'alarme au cas où une patrouille allemande se glisserait dans nos lignes.

Le 16 mars, c'est le sergent Bourgoïn qui tient ce poste avec huit hommes. On sait que cette nuit aucune patrouille française ne sortira dans cette région. Or, vers 22 heures, un des guetteurs entend des pas s'avancer avec précaution et avant qu'il ait rien vu on lui crie en excellent français:»Patrouille française, ne tirez pas!» Interdit par cet appel, le guetteur hésite; mais déjà le sergent Bourgoïn, un vieux chevronné auquel «on ne la fait pas» est sur le parapet, engage la lutte à la grenade et met l'ennemi en fuite.

Quelques jours plus tard, le colonel Chabord, commandant l'ID16, adressait l'ordre du jour suivant:

«Dans la nuit du 13 au 14 mars, l'lot commandé par l'aspirant Vincensini, du 85e, a résisté à trois attaques successives, en perdant la moitié de son effectif. Un détachement de grenadiers d'élite, commandé par le sous-lieutenant Vasseur, chargé d'une mission de patrouille, s'est porté au secours de l'lot attaqué et a contribué par sa belle tenue au feu à repousser la troisième attaque allemande.

Ces deux faits de guerre font le plus grand honneur au 85e RI. Le colonel les porte à la connaissance de l'infanterie de la division par la voie du rapport journalier, en adressant ses félicitations aux braves soldats qui les ont accomplis».

Le sous-lieutenant Vasseur était l'objet d'une citation à l'ordre de l'Armée et l'aspirant Vincensini, emmené en auto à Châlons, recevait la Médaille militaire des mains du général Pétain. Les coups de main ont pris une importance capitale. Plus que jamais le commandement a besoin de renseignements sur l'ennemi. Il lui faut des prisonniers à tout prix.

Le lieutenant-colonel Sallé a préconisé une méthode dont on ne se départira jamais au régiment et qui donnera toujours d'excellents résultats. Reconnaître d'une façon précise l'emplacement d'un poste ennemi, préparer des brèches sans attirer l'attention et, au jour fixé, se glisser jusqu'à proximité immédiate du point où doit s'exécuter l'opération. A l'heure H, un engagement d'artillerie coupe la retraite au poste attaqué et interdit l'arrivée de renforts, cependant qu'un tir violent de mitrailleuses fixe les organes de flanquement qui pourraient gêner notre détachement. Presque à chaque coup, l'ennemi désemparé verra arriver les nôtres sur lui avant qu'il est eu le temps de se ressaisir. Véritable chasse à l'homme qui, avec un mépris absolu du danger, exige une préparation minutieuse, où rien n'est laissé au hasard, et de grandes qualités de ruse et de souplesse, car pour peu que l'ennemi n'évante les préparatifs, il évacuera la position.

Le 6 avril, le sous-lieutenant Canet avec une quinzaine de volontaires et l'aspirant Godin avec les grenadiers d'élite du bataillon Michel, exécutent un coup de main sur le front du ravin des noyers.

Avec des précautions infinies, les deux groupes réussissent à gagner la tranchée ennemie sans donner l'éveil et arrivent jusqu'à moins de dix mètres de leurs adversaires. Le tir d'engagement doit se déclencher à 5 heures 15. Dès la lueur du premier coup de canon, les deux détachements se précipitent en avant, chacun de son côté, avec mission de se rejoindre sur la deuxième ligne ennemie. Le mouvement a été si subit que les sentinelles ennemies n'ont le temps ni de se replier, ni de se servir de leurs armes. A un Boche qui essaie de le mettre en joue, le sous-lieutenant Canet brûle la cervelle.

L'action, qui n'a pas duré dix minutes, nous donne deux prisonniers valides, trois Boches tués ou blessés, une mitrailleuse légère. De notre côté, pas une perte.

Une semaine après, le 15 avril, une opération est exécutée par les grenadiers d'élite du bataillon Lauré, sous les ordres du sous-lieutenant Vasseur, et un détachement de la 7e compagnie, commandé par le sous-lieutenant Cros (un officier américain, le lieutenant Johnson, du 369e R.I.U.S. réparti à cette époque dans les diverses unités de la division pour se familiariser avec la vie de tranchée, devait participer à ce raid comme volontaire.)

Dix minutes avant le détachement de l'artillerie, les deux détachements sont en position d'attente. A l'heure H ils franchissent rapidement la tranchée de deuxième ligne et se portent à la rencontre l'un de l'autre en prenant à revers le groupe de combat boche situé en ce point. Les deux petites troupes opèrent leur jonction et ramènent trois prisonniers, dont un sous-officier.

Cette manoeuvre heureuse avait permis d'identifier une division nouvelle et le général Le Gallais portait à la connaissance de tous la décision suivante:

«Le général commandant la DI adresse ses félicitations au 85e qui, en moins de dix jours, a parfaitement réussi deux coups de main et chaque fois a fait des prisonniers. La capture des prisonniers de ce matin donne au commandement français des renseignements très importants.»

A la suite de cette opération, le sergent Bourgouin, déjà titulaire de cinq citations, recevait la Médaille militaire.

Le 24 avril, à 4 heures 45, une reconnaissance conduite par le sous-lieutenant Capitain, secondé par l'aspirant d'Azambuja, pénètre dans les lignes allemandes pour tenter d'enlever un poste ennemi. Mais le guetteur boche, en éveil, s'est replié sur l'abri de son groupe. L'ennemi alerté se défend vigoureusement. Un violent et court combat s'engage, au cours duquel le sous-lieutenant Capitain est blessé grièvement d'une balle de revolver qui, pénétrant en dessous de l'oeil, s'arrête dans la bouche; mais il riposte avec une superbe énergie et abat le Boche à coups de pistolet automatique. Il ramène son détachement au complet et ne se laisse panser qu'après avoir rendu compte de sa mission au colonel.

Quelques jours après, le 5 mai, nouveau coup de main effectué par un détachement du bataillon Michel. Pour la quatrième fois depuis une année, le lieutenant Brosseau dirige l'expédition.»Patrouilleur plein d'audace et de sang-froid, dit une de ses citations, sait électriser ses hommes qui le suivent partout avec une confiance absolue.» La reconnaissance comprend la section du lieutenant Brosseau, dont tous les hommes ont été volontaires pour suivre leur chef, et les grenadiers d'élite du 3e bataillon, sous les ordres de l'adjudant Sautereau. L'opération est fixée pour 5 heures 15, mais dès 2 heures 30 les détachements sortent de nos lignes. Le premier groupe (lieutenant Brosseau) malgré l'ennemi très vigilant, réussit à franchir la première ligne boche et, en rampant le long d'un ancien boyau, vient se placer à quelques mètres de la deuxième ligne. Le groupe de l'adjudant Sautereau, moins favorisé, est obligé de se maintenir plus en arrière.

Le lieutenant Brosseau est accompagné de son ordonnance, le brave Leyris, qui le suit partout comme son ombre, et, accroupi dans un trou d'obus en attendant l'heure H, Leyris, impatient de bondir sur le Boche, se penche vers son lieutenant et murmure:»Ne vous en faites pas mon lieutenant, ça va marcher». Il disait vrai. aux premières lueurs de l'engagement, tous abordent l'ennemi d'un seul élan. Au tournant d'un boyau, Leyris se trouve face à face avec un Boche qui le met en joue. Prompt comme la poudre, Leyris fait feu le premier, blesse le Boche et la ramène dans nos lignes. Pendant ce temps, le lieutenant Brosseau capture de sa main deux sentinelles qu'il confie à deux de ses hommes. L'un d'eux tombe malheureusement sur un poste ennemi et doit abattre son prisonnier qui cherche à fuir. Le signal du retour est donné. Un des nôtres vient d'être atteint mortellement. Leyris est toujours là. Avec une énergie farouche, il prend sur son dos son camarade tué et au prix d'un effort héroïque, il le ramène jusqu'à la tranchée française sur laquelle il s'écroule à bout de forces.

Au cours du mois de mai, l'ennemi s'acharne sur la Main-de-Massiges, cherchant à forcer notre ligne et à envelopper nos postes avancés; aussi dans presque tous les comptes rendus des événements de la nuit, est-il fait mention d'engagements à la grenade.

Il est un point qu'il vise tout particulièrement, le GC4, assez en pointe et qui présente une grosse importance à cause d'un observatoire d'où le regard embrasse toute la Dormoise. Néanmoins, avec une occupation assez forte (une section), une solide armature de défenses accessoires, des flanquements bien étudiés, cette avance constitue une position solide pour une garnison vigilante et décidée.

Le 9 mai, c'est la section du sous-lieutenant Mommessin (11e compagnie) qui monte ainsi la garde au pied du mont Têtu. Dans la soirée un assez grand nombre de torpilles sont tombées sur le GC, creusant dans le réseau une large brèche d'une vingtaine de mètres. A la nuit, le sous-lieutenant Nougier patrouille jusqu'aux réseaux allemands et signale une

agitation suspecte. Il semble que l'ennemi déplace ses chevaux de frise pour se frayer un passage et se grouper sur une position de départ. Aussitôt, branle-bas de combat. Les fusiliers-mitrailleurs vérifient leurs chargeurs, les grenadiers mettent leurs grenades à portée de la main. Huit jeunes soldats de la classe 1918 sont en ligne pour la première fois et au cours de l'action l'un d'eux dira: »J'ai eu bien peur au début, maintenant je n'ai plus peur«.

Vers 3 heures 10, le sergent Barthommier tire quelques rafales, certifiant avoir aperçu trois silhouettes.

A 3 heures 15, une petite détonation se fait entendre. A dix mètres de la tranchée, une fusée-signal boche monte. Au même instant l'horizon s'embrase et torpilles et obus s'écrasent à grand fracas autour du GC. Le sous-lieutenant Mommessin demande aussitôt le barrage et dans le secteur tous ceux dont la mission est de veiller voient s'épanouir les six étoiles blanches qui crient la détresse de cette poignée de braves en péril. Sans tarder, la petite garnison ouvre un feu d'enfer. Les fusils-mitrailleurs crachent brutalement leurs rafales saccadées, les grenades VB décrivent leur parabole qu'on suit à la lueur de leur fusée, les grenades à mains éclatent sourdement. Tout est mis en action; il faut absolument empêcher les Boches de sauter dans la tranchée, et, en attendant le gros appui du canon et des mitrailleuses, il faut se suffire à soi-même. Un fusil-mitrailleur s'enraye; imperturbable, le tireur étend une toile de tente dans le fond de la tranchée, démonte son arme dans l'obscurité, remédie à l'incident et peu après reprend son tir. Le soldat Seux, tué à l'ennemi quelques mois après, monte sur le parapet, son fusil-mitrailleur sous le bras, afin de mieux atteindre les Boches tapis dans des trous d'obus.

Cependant nos mitrailleuses sont entrées presque immédiatement en action et leur cadence plus claire et plus rapide se superpose à celle des fusils-mitrailleurs. Nos batteries se mettent de la partie et dans tout ce vacarme on perçoit le sifflement de nos 75 qui s'abattent en rafales sur les premières lignes ennemies, coupant la retraite aux assaillants.

Le combat se prolonge et dans l'îlot les munitions s'usent rapidement. Le caporal Frelat et un homme partent au poste du commandement de compagnie et reviennent avec une corvée de munitions. Tout à coup, à un tournant du boyau, qu'aperçoivent-ils? un Boche, l'ai ahuri, qui lève immédiatement les bras. Le sous-lieutenant Mommessin envoie alors un détachement, commandé par le sergent Barthommier, pour nettoyer le terrain, et nos patrouilleurs n'ont que la peine de cueillir cinq autres Boches qui, privés de leurs chefs, complètement désorientés, cherchent à rejoindre leurs lignes. Ils trouvent en même temps le corps d'un officier allemand tué et d'un sous-officier blessé, butin magnifique qui souligne l'échec complet de l'ennemi.

Quelques jours après, le général Gouraud, commandant la IV^e armée, venait à Hans remettre la Croix de guerre avec palme à la section Mommessin et décorait son fanion avec le motif suivant:

«La première section de la 11^e compagnie, sous le commandement de son chef, le sous-lieutenant Mommessin, a vigoureusement repoussé, dans la nuit du 10 mai 1918, l'attaque d'un détachement ennemi supérieur en nombre; après un violent combat, a mis un de ses groupes d'assaut, composé d'un officier, d'un sous-officier et six hommes dans l'impossibilité de regagner ses lignes et l'a capturé en entier, ramenant le corps de l'officier et six prisonniers.» (ordre de la 4^e armée, n°1277, du 15 mai 1918).

Une semaine après, le 2^e bataillon tient les premières lignes, quand dans la nuit du 17 au 18 mai un déserteur, qui s'est rendu sur le front du régiment de gauche, annonce un coup de main sur la croupe de la Faux, pour le 18 au matin.

Immédiatement, toutes les précautions sont prises. L'artillerie est alertée; les sections de mitrailleuses qui, en raison de la configuration du terrain, apportent aux groupes de combat de la Faux un appui de premier ordre, font du harcèlement toute la nuit.

Du côté de l'adversaire, c'est le calme absolu, quand vers 3 heures 15, au moment où émergent de l'ombre les squelettes d'une ancienne allée de noyers qui allait de Maisons-en-

Champagne à la Main-de-Massiges, à toute cette torpeur qui pèse sur les croupes et les ravins, succède le fracas des torpilles qui cheminent dans l'air à grand bruit et des obus de tous calibres qui se concentrent sur le même espace restreint. De notre côté, chacun a compris et dans le même instant toutes nos batteries entrent dans la danse et, endiablées, nos Hotchkiss, jamais rassasiées, engloutissent toutes les bandes que présentent le chargeur, sans connerie ni enrayage, ni défaillance.

La surprise est de notre côté et chacun se sent aise en songeant au désarroi qu'a dû jeter pareil accueil chez l'assaillant qui croyait tromper notre vigilance.

Le lieutenant Brucklen commande le peloton de la compagnie Vrinat qui garnit la croupe de la Faux. Par téléphone il restera en contact permanent avec le capitaine Roubeau, commandant provisoirement le bataillon.

A un moment donné, il annonce que les Boches ont réussi à prendre pied dans un GC et qu'il envoie immédiatement un groupe de contre-attaque. Le sergent Dubreucq, à la tête de ses grenadiers, se dépense sans compter et rétablit rapidement la situation, si bien que l'ennemi devra se retirer bredouille, laissant sur le terrain un certain nombre de tués et de blessés que les brancardiers boches emportent sur des civières.

L'artillerie ennemie s'est acharnée sur les positions de mitrailleuses. Mais les mitrailleurs de la compagnie Cheval-donné savent que, quand les camarades sont en péril et demandent le barrage, il faut savoir rester à sa pièce, coûte que coûte, et pendant toute l'action, malgré les pertes, pas un instant le feu ne faiblira. C'est la raison pour laquelle fut citée la 3e section de la CM2:

«Le 18 mai 1918, à la Main-de-Massiges, soumise à un violent tir de neutralisation par une batterie réglée la veille, n'en a pas moins ouvert le feu au moment précis du débouché de l'attaque ennemie et, par l'efficacité de son tir, a largement contribué à l'échec de cette attaque» (ordre de la 31e brigade n°218 du 31 janvier 1919).

Le 7 juillet, le général Goureaud adresse aux soldats de la IVe armée, à laquelle la 16e division est rattachée, l'ordre du jour suivant:

«Nous pouvons être attaqués d'un instant à l'autre. Vous sentez tous que jamais bataille défensive n'aura été livrée en des circonstances plus favorables. Nous sommes prévenus et nous sommes sur nos gardes. Nous sommes puissamment renforcés en infanterie et en artillerie. Bous combattez sur un terrain que vous avez transformé par votre travail opiniâtre en une forteresse redoutable, forteresse invincible si tous les passages sont bien gardés. Le bombardement sera terrible; vous le supporterez sans faiblir. L'assaut sera rude dans un nuage de poussière, de fumée et de gaz, mais votre position et votre armement sont formidables. Dans vos poitrines battent des coeurs braves et forts d'hommes libres. Personne n'aura qu'une pensée: en tuer beaucoup jusqu'à ce qu'ils en aient assez. Et c'est pourquoi votre général vous dit:»cet assaut, vous le briserez, et ce sera un beau jour.»

La surprise, cette fois, c'est l'ennemi qui la subira. La première ligne n'est occupée que par de faibles avant-postes, tandis que nous attendons l'attaque sur la position de résistance à plusieurs kilomètres en arrière.

Le 85e occupe sur la position intermédiaire toute la plaine de Berzieux. En prévision de l'attaque, l'ordre d'alerte est donné d'une façon permanente.

Les signes précurseurs se sont multipliés et, dans la nuit du 14 au 15 juillet, à 23 heures 15, le colonel commandant l'infanterie divisionnaire transmet une communication téléphonique:» vingt-sept prisonniers faits dans la région des Monts ont annoncé que l'attaque allemande doit se déclencher cette nuit à minuit, heure française». Immédiatement, ordre est donné aux éléments restés dans leurs cantonnements de rejoindre d'urgence leur poste de combat.

Sur toute la plaine, un silence immense pèse, impressionnant, quand brusquement, à 0 heure 06, se déchaîne la préparation ennemie à laquelle répond immédiatement le travail de contre-préparation de toute une artillerie qui jusque-là est restée muette.

A 4 heures 30, le débouché de l'attaque est signalé, mais elle ne dépasse pas Maisons-en-Champagne. Le régiment n'aura pas à intervenir pour contenir cette dernière offensive de l'Empire allemand, dont l'échec marquera l'effondrement de sa puissance militaire.

Encadrement du régiment au 15 juillet 1918

Lieutenant-colonel Sallé, commandant le 85e RI.
Médecin-major de 2e classe: Détis.
Officier-adjoint au chef de corps: capitaine Gras.
Officier de détails: lieutenant Millet
Officier d'approvisionnement: lieutenant Vitre
Officier pionnier: lieutenant Thomas
Officier chargé des liaisons: lieutenant Pommier
Officier de renseignements: lieutenant Morizot
Officier porte-drapeau: lieutenant Papinaud
Officier commandant le peloton d'engins d'accompagnement: lieutenant Simmonet
Pharmacien aide-major de 1ère classe: Maillet
Chef de musique: Malzac.

1er bataillon

Chef de bataillon: commandant Duchateau
Capitaine adjudant-major: capitaine Baston
Médecin aide-major: Duthu
Médecin auxiliaire: Kahn
1ère compagnie: commandant de compagnie, lieutenant Blaise.
1ère section: lieutenant Gérardin; 2e section: sous-lieutenant Tournay; 3e section: sous-lieutenant Cornu; 4e section: adjudant Laurent.
2e compagnie: commandant de compagnie, capitaine Perrin.
1ère section: aspirant Rouhan; 2e section: sous-lieutenant Capitain; 3e section: adjudant Berger; 4e section: sous-lieutenant Dalino.
3e compagnie: commandant de compagnie, lieutenant Beurier.
1ère section: lieutenant Jacquin; 2e section: lieutenant Leboeuf; 3e section: sous-lieutenant Thomas; 4e section: adjudant Millary.
1ère compagnie de mitrailleuses: commandant de compagnie, lieutenant Adermatt.
1er peloton, sous-lieutenant Chabridon; 2e peloton: sous-lieutenant Mazin; 1ère section: sergent Borget; 2e section: adjudant Joly; 3e section: sergent Tort; 4e section: sergent Martinet.

2e bataillon

Chef de bataillon: commandant Laure
Capitaine adjudant-major: capitaine Roubeau
Médecin aide-major: Roubeau
Médecin sous-aide-major: Ferret.

5e compagnie: commandant de compagnie, capitaine Rotinat.
1ère section: sous-lieutenant Huet; 2e section: sous-lieutenant Dupont; 3e section: adjudant Lecoq; 4e section: sous-lieutenant Prieur.
6e compagnie: commandant de compagnie, lieutenant Schmalenback.
1ère section: sous-lieutenant Chevalier; 2e section: adjudant-chef Padou; 3e section: lieutenant Vasseur; 4e section: sous-lieutenant Coullenot.
7e compagnie: commandant de compagnie, capitaine Vrinat.
1ère section: lieutenant Brucklen; 2e section: sous-lieutenant Cros; 3e section: adjudant-chef Girier; 4e section: lieutenant Bourges.
2e compagnie de mitrailleuses: commandant de compagnie: lieutenant Chevaldonné.
1er peloton: lieutenant Cauché; 2e peloton: sous-lieutenant Dagay; 1ère section: sergent Blomme; 2e section: adjudant Carlut; 3e section: sergent Maubert; 4e section: aspirant Prieur.

3e bataillon
Chef de bataillon: commandant Michel.
Capitaine adjudant-major: capitaine Gaulard.
Médecin aide-major: Gaudrat.
9e compagnie: commandant de compagnie, capitaine Juery.
1ère section: sous-lieutenant Canet; 2e section: sergent Herault; 3e section: adjudant Marlien; 4e section: sous-lieutenant Laparra.
10e compagnie: commandant de compagnie, capitaine Pieuchot.
1ère section: lieutenant Luas; 2e section: lieutenant Brosseaud; 3e section: sous-lieutenant Millat; 4e section: adjudant Sautereau.
11e compagnie: commandant de compagnie: lieutenant Deffunt.
1ère section: lieutenant Mommessin; 2e section: sous-lieutenant Pouvreau; 3e section: adjudant Robin; 4e section: sous-lieutenant Nougier.
3e compagnie de mitrailleuses: commandant de compagnie, capitaine Ducruet.
1er peloton: sous-lieutenant Reverchon; 2e peloton: lieutenant Lepoutre; 1ère section: sergent Lelu; 2e section: sergent Mayance; 3e section: adjudant Gervais; 4e section: aspirant Retournet.

Chapitre VII

La poursuite de la Vesle à l'Aisne

Attaque de la Hundig-Stellung (août- octobre 1918)

I

Rosnay

Dans la nuit du 21 au 22 juillet, le régiment, relevé par des éléments d'une division de cavalerie à pied, va cantonner dans la région de Valmy. Le 25, le général de division se fait présenter les officiers et sous-officiers, et, à mots couverts, fait entrevoir un déplacement prochain: la division sera vraisemblablement appelée à prendre part à la grande contre-offensive si brillamment déclenchée dans le flanc du saillant allemand sur la Marne.

Une joie profonde, doublée d'un sentiment de fierté, emplit tous les coeurs. Les hommes sont heureux de quitter l'existence monotone et fastidieuse de secteur pour la vie de guerre en rase campagne avec le mirage des aventures et de l'imprévu. Les anciens espèrent

revivre les jours héroïques du début, tandis que les jeunes, chez lesquels l'imagination et les longues causeries d'escouade ont paré d'une auréole de légende les combats de 1914, rêvent de vivre à leur tour des heures aussi mémorables.

Après une longue randonnée en camions automobiles, le régiment débarque le 27 en pleine forêt de la Montagne de Reims, toute remplie du sourd roulement de la canonnade et toute trépidante d'un mouvement continu de colonnes et de convois. Chacun sent tout proche la grande bataille, commencée sous des auspices si favorables.

Pendant quelques journées, le régiment, baraqué dans des camps, jouit d'un repos relatif que viennent troubler chaque nuit les avions boches et ce n'est pas sans une certaine émotion que l'on entend bourdonner sur nos têtes ces sinistres fantômes ailés qui nous cherchent dans l'obscurité. Puis vient le moment de monter en ligne. Le régiment doit relever, dans la nuit du 2 au 3 août, le 159^e RI dans le secteur de Saint-Euphraise. Une partie des officiers ont précédé la troupe pour effectuer les reconnaissances et les bataillons gagnent la ferme Ecueil, où ils attendront la tombée de la nuit pour rejoindre leurs emplacements de combat. Mais voici qu'à 17 heures un courrier arrive en toute diligence. Sans tarder, il faut reprendre la marche en direction de Courmas et de Saint-Euphraise. L'ennemi bat en retraite et reflue sur la Vesle. Cette nouvelle, qui se répand comme une traînée de poudre, met dans tous les regards une flamme d'allégresse. «Le Boche décolle!» Il faut avoir vécu des mois et des mois dans les mêmes secteurs, piétiné sur place avec devant soi un adversaire que l'on est certain de retrouver au même endroit lors de la relève suivante, pour comprendre toutes les perspectives qu'ouvrent dans l'esprit ces simples mots «Le Boche décolle!»

Aussi, malgré la longue marche de la journée, et après avoir mangé la soupe avec une joyeuse précipitation, les hommes obéissent-ils avec empressement au commandement de rompre les faisceaux.

Les bataillons, en formation largement articulées, suivent les layons de la forêt, toute meurtrie par les luttes de la veille, puis débouchent sur un large plateau d'où le regard embrasse un vaste horizon qu'animent de loin en loin les flocons de quelques obus qui éclatent. A chaque pas on croise les vestiges de combats acharnés, tandis que de longues rangées de corps inertes semblent jalonner la ligne où se sont brisés les efforts furieux des armées allemandes. Les bataillons arrivent à la tombée de la nuit aux environs d'Aubilly, bivouaquent dans le bois de Bonneuil encore tout empesté de gaz et, le 3 août, l'aube n'est pas encore levée que la progression est reprise.

Le régiment a pour mission de refouler les arrières-gardes ennemies au nord de la Vesle, en direction de Rosnay. Après avoir dépassé Aubilly et Méry-Prémency, il aborde un large plateau absolument découvert, sans un buisson, sans une ride où se défilent: c'est le plateau des Lions où ondulent les blés mûrs aux lourds épis qui ne connaîtront pas le moissonneur. Un spectacle grandiose s'ouvre à nos yeux. D'abord la vallée de la Vesle, toute verdoyante, puis dans le lointain le massif de Saint-Thierry couronné par un fort et la butte de Prouilly qui émergent de la brume avec leurs pentes escarpées. A l'est, Reims dressant au milieu du bombardement les deux tours de sa cathédrale martyre et, plus au loin, les Monts dont les flancs déchirés rappellent les durs combats dont ils furent les témoins impassibles. De ses observatoires, situés de l'autre côté de la Vesle, l'ennemi surveille notre progression à travers ce vaste plateau qu'il est impossible d'éviter; pas un de nos mouvements ne peut lui échapper; les unités s'articulent, se diluent de plus en plus. Bientôt les batteries boches ouvrent un feu d'une extrême violence. L'ennemi a une connaissance exacte des lieux et son tir a été longuement et minutieusement préparé. Les pertes sont sensibles, mais les hommes, bien en main, marchent dans un ordre parfait, tout en accélérant l'allure.

A 10 heures, Rosnay est atteint. Visité avec soin, on y trouve les traces du passage récent des Boches, qui maintenant s'acharnent sur le village. Nos éléments de tête prennent immédiatement pied dans la vallée de la Vesle, toute coupée de bois et de vergers, et où il faut

progresser avec précaution. Dans la soirée, le lieutenant Brosseaud, qui remplace le capitaine Juery, blessé, occupe avec sa compagnie le bois des Boyers. Sa position en extrême pointe ne lui permet pas de pousser plus loin, mais il envoie une reconnaissance qui pousse jusqu'à la Vesle.

Le 3 août, la progression s'arrête là. Le régiment a fait un bond de six kilomètres et, malgré les pertes, les fatigues, le ravitaillement mal assuré, jamais peut-être le moral n'avait été plus élevé, car les hommes sentent que cette étape est une victoire et qu'ils viennent de délivrer une parcelle de notre bonne terre de France.

Le lendemain, après une série d'opérations heureuses, parmi lesquelles il faut citer le nettoyage du bois Legras par la compagnie Rotinat, au cours duquel un officier d'élite, le sous-lieutenant Huet, était grièvement blessé, la Vesle était atteinte sur tout le front du 85e.

Pendant ces premiers combats de poursuite, la conduite du régiment avait été particulièrement brillante. Opérant dans un secteur que la configuration même du terrain rendait difficile, soumis à de violents tirs de barrage, éprouvé par des pertes sévères, il avait montré un esprit offensif qui l'avait conduit un des premiers sur la Vesle. Le général de division témoigna sa satisfaction en citant le régiment dans ces termes:

«Sous les ordres de son chef le lieutenant-colonel Sallé, a fait preuve, dans les journées des 3, 4 et 5 août, de belles qualités d'entrain, de courage et d'énergie dans la poursuite de l'ennemi en retraite. Traversant dans un ordre parfait, comme à la manoeuvre, un plateau violemment battu par l'artillerie adverse, s'est accroché résolument à l'ennemi et après un violent combat l'a rejeté définitivement de la zone à occuper.

A montré dans les journées qui ont suivi, une belle endurance en organisant sans tarder la position conquise, malgré de violents bombardements par obus toxiques et explosifs.» (ordre de la division n°724, du 31 août 1918).

Les mois d'août et de septembre ne sont marqués par aucune attaque en force sur le massif de Saint-Thierry et la butte de Prouilly. En attendant la reprise de l'offensive, le front se stabilise et déjà on voit se dessiner un embryon d'organisation. L'artillerie ennemie, très dense dans le secteur, tire sans arrêt, cherchant à rendre intenable le séjour dans la vallée. Dans la nuit du 7 au 8 août, le village de Courcelles-Sapicourt, occupé par le bataillon Lauré, est très violemment bombardé. Des rafales d'obus explosifs empêchent les occupants de sortir de leurs abris, tandis que toute la gamme des obus toxiques rend l'atmosphère irrespirable. Le masque est porté six heures consécutives. la fréquence de ces bombardements nécessite une occupation de plus en plus diluée.

Cependant chacun se rend compte que cet arrêt n'est que momentané, et le passage de la Vesle s'impose à tous comme une nécessité impérieuse. Des travailleurs habiles, employant des matériaux de fortune trouvés sur place: poteaux télégraphiques, échelles, etc..., construisent des passerelles, dans la confection desquelles chacun apporte son savoir et les combinaisons d'un esprit ingénieux. Tous rivalisent de courage et de décision. Chaque nuit, des patrouilles audacieuses franchissent la Vesle pour tâter le Boche, et nombre de ces reconnaissances sont dignes de trouver place dans les annales du régiment à cause des difficultés presque insurmontables que présente le franchissement d'un cours d'eau large de quinze mètres, dont la rive opposée est fortement tenue.

(Le sergent Fischer de la 5e compagnie, le premier à la division qui ait franchi la Vesle, poussait dès le 4 août, jusqu'à plusieurs centaines de mètres au nord de la rivière. Parmi ceux qui se sont particulièrement distingués au cours de ces opérations, il convient de noter les sous-lieutenants d'Azambuja, Rouhan, Laparra.)

La volonté de vaincre, un courage tenace et résolu ont raison de ces obstacles et le régiment n'attend que l'ordre de se porter tout entier de l'autre côté de la rivière.

II

Passage de la Vesle - Attaque de Loivre.

Le 30 septembre, une violente canonnade se fait entendre sur la gauche. Le corps d'armée voisin attaque et progresse entre Vesle et Aisne. La manoeuvre préparée pendant deux longs mois va enfin pouvoir être exécutée. Le soir même, les bataillons prennent leurs emplacements et la nuit se passe en préparatifs: de nombreuses passerelles sont jetées et amarrées solidement, des postes vigilants sont poussés en tête de pont pour permettre aux travailleurs d'accomplir leur tâche en toute sécurité.

Au lever du jour, le bataillon Duchateau, d'avant-garde, traverse la rivière sans être inquiété. Devant notre menace, l'ennemi a abandonné le fond de la vallée et se retire en direction de la Suippe. Pour couvrir son mouvement, il a laissé de fortes arrières-gardes, abondamment pourvues de mitrailleuses, qui résistent énergiquement. Le terrain se prête admirablement à la défense. Au sortir des tourbières qui s'étendent sur une profondeur de plus d'un kilomètre, il faut, avant d'aborder les bois qui couvrent les pentes du massif de Saint-Thierry, traverser un large glacis, coupé de tranchées et de réseaux.

Il faut manoeuvrer pour réduire les postes ennemis qui, avec leurs mitraillettes, font obstacle à notre marche. De petits éléments se glissent avec initiative dans les angles morts, s'infiltrant avec audace, et peu à peu débordent et encerclent l'adversaire, cependant que le gros dirige sur lui le feu de ses fusils-mitrailleurs et de ses grenades V.B. Nos hommes sont familiarisés avec ces procédés de combat et l'un après l'autre les Boches font «Kamarade». Bientôt le bataillon Duchateau disparaît dans les fourrés et poursuit méthodiquement son avance, gravissant, prudemment les pentes du fort de Saint-Thierry, dont il s'empare à 16 heures, mettant en fuite les derniers groupes qui le défendaient. Ainsi tombe un des bastions d'où l'ennemi tenait Reims sous le feu de ses canons.

Un bombardement violent se déclenche soudain, dont le fracas et la résonance se répercutent à l'infini dans les ravins du fort. Le bataillon Gaulard, qui doit effectuer un passage de ligne, traverse le barrage dans un ordre parfait et au déclin du jour commence à descendre les pentes nord du massif, d'où l'on découvre à perte de vue une vaste plaine que domine le fort de Brimont. L'ombre achève de tomber et la progression se poursuit en plein bois, par une nuit sans lune. La marche est pénible et difficile, et chaque chef de section dirige son unité à la boussole.

A minuit, Villers-Franqueux est atteint et, le 2 au matin, la route nationale 44 Berry-au-Bac-Reims est bordée par le long cordon de nos troupes.

Une plaine de deux kilomètres, traversée dans toute sa largeur par la route Villers-Franqueux-Loivre, axe de marche du régiment, sépare la route 44 du village de Loivre. Elle est sillonnée en tous sens de boyaux et de tranchées, et couverte de réseaux intacts. A l'ouest du village, un mouvement de terrain de faible hauteur porte le nom de croupe du Moulin. Nous avons rejoint la position sur laquelle le front s'était stabilisé après la grande offensive d'avril 1917.

Aussitôt arrivées à la route 44, les compagnies Deffunt et Brosseaud poussent des patrouilles au contact de l'ennemi. Le sous-lieutenant Pouvreau se heurte à un petit poste fortement organisé et muni d'une mitrailleuse. Avec une audace folle, le revolver au poing, il s'élance à la tête d'un petit groupe. Le sergent Barthommier est tué à bout portant; l'officier ne doit la vie qu'à la présence d'un trou d'obus où il attendra la nuit. A sa droite, le sous-lieutenant Laparra, empruntant les boyaux, atteint les abords du village; il a du vaincre en cours de route quelques résistances et fait deux prisonniers. A 150 mètres des premières maisons, il est accueilli par un feu de mitrailleuses qui l'oblige à se fixer. Moins heureux, les éléments avancés des régiments voisins ne progressent qu'à grand'peine, nous créant ainsi une situation difficile.

A 17 heures 30, un ordre de la division est transmis pour exécution immédiate au bataillon Gaulard, qui doit attaquer Loivre à 18 heures. Les ordres sont donnés hâtivement et les compagnies ont à peine gagné leurs emplacements de départ que se déclenche la préparation d'artillerie, signal de l'attaque.

D'un élan admirable, entraînées par leurs chefs, les sections s'élancent et franchissent au pas de course les 1 500 mètres qui les séparent de leur objectif. La section du sous-lieutenant Millat entre la première dans le village, bientôt suivie par celle du sous-lieutenant Battanchon. Les assaillants essuient quelques coups de feu; l'ennemi repasse en toute hâte le canal de l'Aisne à la Marne, qui passe à l'est du village, laissant deux prisonniers entre nos mains. Quelques minutes après, arrive la section du sous-lieutenant Canet; arrêtée un moment devant la croupe du Moulin et ne pouvant passer de vive force, elle a contourné l'obstacle. La 11e, à droite, est arrêtée dans sa progression par des mitrailleuses qui se révèlent au dernier moment et lui interdisent de déboucher.

Cependant l'artillerie ennemie réagit violemment. La liaison à l'est n'est pas établie et à l'ouest la situation n'est pas claire; enfin, en arrière, la croupe du Moulin est toujours occupée. La position du bataillon, très en flèche, est assez délicate; la nuit est passée à s'organiser aux lisières ouest de Loivre et à assurer les liaisons. Au petit jour, après une courte préparation d'artillerie, le bataillon occupe tout le village et pousse jusqu'au canal.

Brusquement, à 8 heures, un tir nourri s'abat sur la position conquise. Un détachement ennemi descend la croupe du Moulin et attaque à revers le bataillon, un autre groupe tente de franchir le canal, tandis qu'un troisième semble vouloir attaquer par l'est.

Des brancardiers qui ramènent des blessés sont assaillis. Un officier boche envoie l'un d'eux en parlementaire aux défenseurs du village pour leur dire de se rendre, faute de quoi ils seront tous passés par les armes. Ces menaces sont sans effet sur le capitaine Pieuchot, qui, malgré tout ce que la situation présente de critique, conserve tout son sang-froid et s'écrie:»Debout, les enfants, chacun à son poste. Jusqu'à la mort s'il le faut!» On fait face de tous les côtés menacés. Les mitrailleuses ouvrent le feu, de fortes patrouilles parcourent les boyaux, cherchant à endiguer l'avance. Les balles sifflent venant de toutes les directions; les défenseurs debout sur les parapets attendent les Boches de pied ferme et par leur tir les obligent à se disperser. Le sous-lieutenant Canet entreprend de lui-même le nettoyage de la croupe du Moulin, fait deux prisonniers et s'empare d'une mitraillette. Le sous-lieutenant Rouhan, alors en réserve, fait preuve d'une louable initiative et accourt à la tête de sa section, refoule les Boches sur le village, où nos patrouilles les capturent.

A 9 heures, le bataillon Gaulard était maître de la situation et les abords du village complètement nettoyés.

III

Suippe - Retourne - Aisne.

Le séjour du régiment à Loivre fut de courte durée. Le 3 octobre, une opération locale menée à bien par le sous-lieutenant Laparra nous avait permis d'installer une section en tête de pont sur la rive est du canal de l'Aisne à la Marne. Ce détachement était le premier de toute l'armée qui eut franchi le canal et réussi à se maintenir malgré tous les efforts de l'ennemi.

Dans la nuit du 4 au 5, le chef de corps reçoit l'ordre, à 24 heures 30, d'effectuer une reconnaissance offensive sur Bermericourt, village situé à 1 kilomètre au nord du canal, avec ses deux bataillons de deuxième ligne. Le lieutenant-colonel Sallé appelle à son PC les deux chefs de bataillon et, à 3 heures, après établissement définitif de l'ordre d'attaque, les bataillons Duchateau et Gaulard gagnent leurs emplacements de départ par un terrain complètement inconnu. Au cours de la nuit, l'ennemi a tirailé sans arrêt et son artillerie a

exécuté un feu continu sur nos positions avancées et sur les arrières. Mais, vers 3 heures, le bombardement diminue peu à peu d'intensité, puis cesse complètement; seules quelques rafales de mitrailleuses viennent déchirer le silence qui pèse sur toute cette plaine obscure. Nos éléments d'avant-garde en profitent pour se coller contre les talus opposé du canal.

A 6 heures 15, notre artillerie entre en action et les bataillons franchissent le canal sans trouver de résistance. Par une heureuse coïncidence, l'ennemi s'est retiré avant le jour, ne laissant que de petits détachements de sûreté; mais la reconnaissance du 85e permettra au commandement d'être immédiatement renseigné sur ce mouvement de repli et déclenchera la progression des divisions voisines.

Nos bataillons trouvent le vide devant eux et s'avancent en bon ordre à travers les plaines muettes et mystérieuses pour chercher le contact. Ils passent Bermericourt, qui n'existe plus que sur la carte, puis marchent vers la Suippe, en direction de Pont-Givard et Orainville. A 10 heures 30, le régiment est échelonné entre le canal et la Suippe, à 3 kilomètres et demi en avant des divisions de droite et de gauche. Le général Linder, commandant le 13e CA, adresse par message ses félicitations au régiment.

Des cavaliers dépassent au petit galop les compagnies de soutien et mettent pied à terre à hauteur des patrouilles. L'avion de commandement de la division survole à faible hauteur les petites colonnes et explore les abords de la Suippe. Il revient toujours vers cette ligne de saules et de peupliers, cherchant à pénétrer le secret de ce couvert à travers lequel la rivière se fait un passage. Soudain, il fait demi-tour, virevolte au-dessus du bataillon Gaulard et laisse tomber un message lesté: »Camarades fantassins, attention! mitrailleuses de sûreté entre Pont-Givard et Orainville.« Cependant deux demi-batteries du 1er RAC, commandées par le lieutenant Bazin et le sous-lieutenant de Boissieu, ont déjà passé le canal, malgré les difficultés que présente le franchissement de cet endroit et profond couloir. Les artilleurs avaient dû dételer les canons et les caissons, et les hisser à bars avec l'aide de leurs amis les fantassins.

A 14 heures, les compagnies Perrin et Brosseaud atteignent les villages d'Orainville et de Pont-Givard, où elles se laissent dépasser par le 27e et le 95e, le régiment devant passer en réserve de division.

Le 10 octobre, après cinq jours de repos dans les tranchées de soutien, les bataillons Lauré et Duchâteau relèvent le 27e qui a poussé des têtes de pont au nord de la Suippe. L'une d'elles, violemment contre-attaquée avant la relève, est rétablie par une offensive heureuse du bataillon Lauré.

Le lendemain, le 85e doit reprendre la poursuite et gagner la Retourne, petite rivière parallèle au front et située à 3 kilomètres au nord de la Suippe. Après une courte préparation d'artillerie, les bataillons d'avant-garde commencent leur marche, mettant en fuite les postes qui occupent la rive nord de la Suippe. Le terrain est peu accidenté et un bois de grande étendue, le bois des Grands Usages, présente un obstacle sérieux à l'avance. Le bataillon Lauré est chargé de le nettoyer. La progression est rendue difficile par la présence de nids de mitrailleuses qui prennent d'enfilade les laies forestières. La réduction de ces "lots est longue et nécessite des manoeuvres d'encercllement. La conduite du soldat Ayras, de la compagnie Vasseur, mérite une mention toute spéciale. Arrivée devant une tranchée qui coupe le bois dans toute sa largeur, la 6e compagnie se trouve arrêter par le tir des mitrailleuses. Pendant que deux demi-sections cherchent à tourner l'obstacle, le soldat Ayras s'avance en rampant sous un feu violent et parvient à courte distance d'un poste boche. Il lance quelques grenades et, profitant du désarroi de l'adversaire, se précipite résolument en avant. Les Boches déguerpissent, poursuivis par Ayras; il essuie à bout portant le coup de feu d'un fuyard, mais réussit néanmoins à le faire prisonnier. La Médaille militaire est venue récompenser l'héroïsme du soldat Ayras.

Pendant ce temps, le bataillon Duchâteau s'empare de la tranchée des Diamants et cherche à déborder l'ennemi par l'ouest.

Après plusieurs heures de manoeuvre, le bois des Grands Usages tombe tout entier entre nos mains. Au cours de l'opération, le régiment a fait un certain nombre de prisonniers et les derniers Boches fuient, poursuivis par nos tirs de mitrailleuses.

A 18 heures, les bataillons avant-garde atteignent la Retourne et dès leur arrivée poussent des éléments sur la rive nord de la rivière. Au cours de la nuit, des patrouilles de liaison circulent sur tout le front du régiment. Le soldat Miniot, de la compagnie Blaise, qui fait partie d'un de ces détachements, s'égare et, tandis qu'il cherche ses camarades, rencontre un poste ennemi composé d'un sous-officier et de trois hommes. Sans hésiter, il attaque et son attitude décidée en impose aux Boches qui lèvent les bras. Ne pouvant dans l'obscurité regagner nos lignes, le soldat Miniot ordonne à ses prisonniers de jeter bas les armes et de descendre dans un abri. Toute la nuit il monte la garde à l'entrée de la sape, attendant la première clarté du jour pour rejoindre son bataillon. Le soldat Miniot recevra, lui aussi, la Médaille militaire.

Le 12 au matin, les bataillons Lauré et Gaulard, couverts sur leur flanc gauche par le bataillon Duchâteau, traversent la Retourne et attaquent la carrière de Brienne. Le 1er bataillon arrive à Pignicourt, devançant de beaucoup ses voisins de gauche. Avant midi, sur tout le front du régiment, la rive sud du canal latéral de l'Aisne est tenue par nos éléments avancés. Le sous-lieutenant Rouhan rapporte des renseignements présentant le plus grand intérêt. Il résulte de ses observations que tous les ponts sont sautés et que l'ennemi a encore des éléments sur la rive opposée de l'Aisne. En fin de journée, l'artillerie boche réagit violemment et s'acharne sur Brienne, qu'elle met en flammes.

Le lendemain, le régiment franchit l'Aisne à Vieux-les-Asfeld, sur un pont de bateaux construit par le génie, où se pressent des éléments de toutes armes. La division se reforme au nord du village d'Avaux et le 85e, réserve de division, suit la progression des deux régiments de première ligne.

IV Le Thour

Le 27e régiment d'infanterie avant-garde de la division a atteint Villers-devant-le-Thour; ses éléments avancés ont dépassé la ferme Tremblot où ils ont délivré six cents civils que les Boches y avaient parqués, tandis qu'ils mettaient le feu à leurs pauvres demeures. Chacun a hâte de voir poindre le jour pour reprendre la poursuite. Au loin, à perte de vue, les villages brûlent et la lueur des incendies, reflétée par le ciel, éclaire sinistrement la campagne environnante. De temps en temps, de hautes flammes jaillissent au-dessus de l'horizon, bientôt suivies des sourdes explosions de dépôt qui sautent.

Il n'est pas douteux que l'ennemi se replie, cherchant à gagner au plus vite la Hundig-Stellung, position préparée de longue date et où il espère que trois lignes de tranchées, solidement protégées par des réseaux, briseront notre élan. Une étape nous sépare de cette position formidable.

Avant d'abandonner cette région, l'ennemi a multiplié les actes de vandalisme: les villages, hier encore intacts, ne présentent plus qu'un amas de cendres et de ruines, tandis que les arbres fruitiers gisent lamentablement, coupés au ras du sol.

Le 14, le bataillon Gaulard reçoit la mission de couvrir le flanc droit de la division, en liaison à gauche avec le 27e RI. Le mouvement commence à l'aube et, malgré la longueur du chemin à parcourir pour venir à la hauteur des éléments de soutien du 27e, le 3e bataillon trouve la liaison après Villers-devant-le-Thour. Immédiatement, la compagnie Brosseaud

s'oriente sur Le Thour. Ce village est situé à l'intersection de plusieurs petites vallées, sillonnées de cours d'eau à faible débit, qui viennent se jeter dans le ruisseau de Nizy. Deux parties distinctes le composent: à l'est, la partie basse, tandis qu'à l'ouest quelques maisons s'étagent sur la pointe d'un éperon forment la partie haute. Celle-ci domine presque à pic le ruisseau de Nizy, coulant en cet endroit au milieu des jardins entourés de haies qui le cachent au regard.

La compagnie Brosseaud a reçu pour objectif le cimetière de Le Thour, où elle doit se relier à la division de droite dans le secteur de laquelle se trouve le village. A 8 heures 30, le sous-lieutenant Canet, commandant la section de tête, arrive aux premières maisons. Des coups de feu retentissent et un combat de rues s'engage. L'ennemi paraît avoir été surpris par l'arrivée des nôtres; il hésite, et se replie, laissant trois prisonniers entre nos mains. Le sous-lieutenant Canet traverse le village, et c'est au pas de course qu'il descend les pentes de l'Eperon à la tête de sa section. Son intention est de franchir au plus vite le ruisseau et de s'emparer par surprise du cimetière. Mais déjà l'alarme est donnée et les mitraillettes crépitent! L'ennemi a creusé à la hâte des éléments de tranchées, se commandant les uns aux autres. Il importe de s'établir le plus rapidement possible sur la rive nord, pour faciliter la progression des régiments voisins et les aider à gagner du terrain sous le couvert de nos feux.

Le lieutenant Brosseaud se rend compte de la situation difficile dans laquelle il se trouve. Il a à sa disposition une section de mitrailleuses, commandée par le sous-lieutenant Reverchon, de la compagnie Lepoutre. Il y fait appel sans plus tarder. Le terrain se prête merveilleusement à une action combinée: la situation du village, dominant le cimetière et ses abords, permet d'atteindre par un tir fichant les éléments de tranchées occupés par l'ennemi.

Une mitrailleuse est aussitôt mise en batterie dans une maison en ruines; une fenêtre lui sert de créneau. Il est entendu que le sous-lieutenant Canet formera deux groupes ayant pour mission d'encercler le poste à réduire. Pendant leur progression, la mitrailleuse interdira aux Boches de sortir de leur trou et de tirer, tandis qu'une autre pièce surveillera les éléments de tranchées voisins. La même manoeuvre se répétera pour chacun des îlots de résistance.

Le tir, réglé à vue avec un soin minutieux, est bientôt déclenché. Les balles rasant le parapet, obligeant les Boches à se tapir, et la mitrailleuse tire encore que les nôtres arrivent sur eux. Cette première opération nous vaut quatre prisonniers et deux mitraillettes. Un autre îlot tombe dans les mêmes conditions et amène la capture de trois prisonniers. Enfin, le sous-lieutenant Laparra, aidé par le tir d'une mitrailleuse en position sur les abords du ruisseau mène à bien une opération analogue qui lui permet de faire trois prisonniers.

(La 1ère section de la CM3, qui avait apporté une aide si efficace à la compagnie d'avant-garde, fut citée en ces termes:»Section de mitrailleuses d'élite, qui en toutes circonstances a fait preuve d'endurance, d'initiative et de belle conduite au feu. S'est particulièrement distinguée le 14 octobre 1918 à l'attaque du village de Le Thour, en faisant taire par son tir précis le feu de plusieurs sections de mitrailleuses ennemies, permettant ainsi la prise du village et la capture de nombreux prisonniers.» Ordre de la 31e brigade n°218 du 31 janvier 1919).

La réduction de ces îlots de résistance permet au lieutenant Brosseaud de pousser deux sections au nord du ruisseau de Nizy. Le sergent Marten s'empare du cimetière mettant en fuite les occupants et tuant l'un d'eux de sa main. Plus à gauche, le sous-lieutenant Millat prend pied dans la partie sud-ouest du cimetière.

A 11 heures, tous les objectifs sont atteints et le bataillon Gaulard s'établit sur la position conquise que l'artillerie ennemie commence à arroser sans discontinuer.

V

Attaque de la Hunding - Stellung

Le régiment occupe le secteur Le Thour jusqu'au 21 octobre, date à laquelle il glisse à droite et relève les unités de la 45e DI. Son secteur est alors limité par la rue d'Allemagne et la fontaine Brimont. A 3 kilomètres au nord, s'étend la fameuse Hunding-Stellung, dont on aperçoit dans le lointain les premiers réseaux; elle chevauche sur une série de croupes parallèles qui forment les contreforts du plateau de Sissonne.

L'ennemi, talonné par nos avant-gardes, a réussi à rompre le contact, profitant du retard que la traversée de l'Aisne a apporté dans notre progression, et s'est replié en toute hâte sur cette position préparée dès 1916. Il sait que là se livrera la dernière bataille et que de son issue dépend l'existence de son armée; s'il la perd, ce sera la fuite éperdue, la retraite changée bientôt en déroute. Pour gagner du temps, il a échelonné sur une profondeur de plusieurs kilomètres des postes nombreux ayant pour mission de retarder nos préparatifs d'attaque. mais déjà la prise du cimetière de Le Thour et le franchissement du ruisseau de Nizy, avaient entamé les avancées de la Hunding et cette brèche s'élargissant avait permis à nos voisins de traverser le ruisseau sur tout son cours.

En vue d'une attaque générale, le régiment est chargé de s'emparer des derniers centres de résistance et, par des opérations successives, d'amener notre ligne à distance d'assaut.

Dans la nuit du 21 au 22, le bataillon Gaulard, qui occupe à lui seul tout le front de la division, pousse plus avant ses éléments de tête. Le 23, il pousse trois reconnaissances offensives au contact de l'ennemi et, sans aucune préparation d'artillerie, s'empare, malgré une vive résistance, de tous les objectifs qui lui ont été assignés, là où nos prédécesseurs avaient échoué dans plusieurs tentatives. Le sous-lieutenant Millat réussit à prendre pied sur la côte 109, fortement occupée et défendue par des mitrailleuses qui avaient déjà fait échec à plusieurs attaques. Il capture dix-neuf prisonniers et deux mitrailleuses.

Le bataillon Duchâteau, en soutien, reçoit l'ordre de se porter à l'est du bataillon Gaulard pour exploiter immédiatement le succès et, à 19 heures, les deux bataillons continuent la progression, rendue difficile par un tir nourri de mitrailleuses partant de boqueteaux où les Boches continuent à se défendre énergiquement. La réduction de ces centres de résistance nécessite une nouvelle préparation d'artillerie et à 17 heures 30 tous les points constituant le premier bond de l'attaque projetée sont atteints. La conduite du sergent Barboux, de la compagnie Beurier, avait été particulièrement brillante au cours de cette action. Arrêté par un poste ennemi situé à 500 mètres de nos lignes, il l'avait obligé à se terrer par un feu de fusil-mitrailleur et, parti à la tête d'un petit groupe, avait ramené un prisonnier sous de violentes rafales.

Le 24, à l'aube, l'ennemi contre-attaque; il fait un dernier effort pour se donner du large, mais sa tentative échoue sous nos feux. Le sous-lieutenant Thomas, cerné à la corne d'un petit bois, réussit, grâce à son sang-froid et à sa volonté, à se dégager sans éprouver de pertes.

Dans la soirée, le général Le Gallais adresse à toutes les troupes de la division l'ordre du jour que voici:

«La 16e division attaque demain.

Officiers, sous-officiers et soldats, vous montrerez à vos camarades des divisions voisines que vous êtes des troupes d'élite.

Rappelez-vous votre beau passé militaire, vos morts qu'il s'agit de venger.

C'est le moment de taper dur et ferme sur un ennemi barbare qui a insulté vos mères, vos femmes, détruit vos foyers, pillé vos usines, dévasté vos champs.

Marchez sans arrêt; ceux qui sont derrière se chargent de récolter.
Vous êtes épuisés de fatigues, l'Allemand l'est plus encore.
Vos effectifs sont faibles, ceux de l'ennemi sont plus faibles encore.
Vous voulez vaincre et délivrer votre Patrie, l'ennemi ne songe qu'à la retraite.»
«Vous devez vaincre, vous vaincrez.

Encore quelques coups de massue et la France sera délivrée.»

Le régiment reçoit avec une allégresse sereine l'annonce de l'attaque. Oubliant les fatigues de deux mois et demi de durs combats, il est prêt à faire les sacrifices qu'exige encore la Victoire. Il connaît la force de l'ennemi et sait qu'il devra se porter à l'assaut d'une position formidable avec abris à l'épreuve, tranchées profondes et réseaux épais. Qu'importe! Il veut vaincre et a confiance dans le succès.

Le 25, il est dépassé sur ses positions par le 27^e et le 95^e; il suit en soutien, avec mission de nettoyer le terrain. A 8 heures, après une préparation d'artillerie qui a fait rage pendant deux heures et demie, l'infanterie se porte à l'attaque. Bientôt on voit affluer les prisonniers; les deux premières lignes sont prises sur tout le front de la division et au centre la troisième est fortement entamée. Cependant les divisions voisines ont été moins heureuses, et plus particulièrement celle qui opère en liaison avec la 16^e DI, à gauche: arrêtée par des feux de mitrailleuses et une résistance opiniâtre, elle n'a pu dépasser les lisières de Banogne-Recouvrance. La division, formant pointe, doit arrêter sa progression et renoncer à poursuivre ses succès. A 17 heures, elle avait fait plus de 500 prisonniers, pris 6 canons, de nombreux minenwerfer et un matériel considérable. Son avance rendait sa situation délicate. En effet, les derniers éléments de son régiment de réserve, le 85^e, se trouvaient à hauteur de l'ancienne première ligne ennemie, dont les éléments avancés de la division de gauche occupaient le prolongement.

Le lendemain, l'ennemi, désireux de reprendre le terrain perdu, tente une contre-attaque par surprise. Une division de cavalerie a été amenée à pied d'oeuvre pour cette opération. Trois compagnies d'élite accompagnées d'une section de minenwerfer, devront s'infiltrer les premières, suivies en cas de succès par tout un régiment.

Les Boches ont discerné avec justesse le point faible de notre ligne, la jonction entre les deux divisions, et c'est à cette charnière qu'ils font irruption peu avant le lever du jour. Ils poussent rapidement de l'avant et gagnent le thalweg qui leur permet de prendre à revers le PC du colonel et le 3^e bataillon. Ce mouvement s'est passé avec une extrême rapidité et dans le plus grand silence. Tout à coup l'agent de liaison qui veille devant l'abri du colonel voit des silhouettes se dresser dans les réseaux de fils de fer, et le premier il crie: «Voilà les Boches!» Le lieutenant-colonel Sallé donne immédiatement l'alarme: «Alerte! Tout le monde dehors!» et se rendant aussitôt compte de la situation, il dispose face en arrière tous les éléments qu'il a sous la main. Lui-même, dédaigneux des balles qui commencent à siffler, s'arme d'un mousqueton et fait le coup de feu, donnant à tous l'exemple du plus grand sang-froid.

Cependant nos mitrailleurs ont mis en batterie, cherchant à arrêter la progression de l'ennemi. Mais leurs efforts sont vains et les Boches progressent maintenant à l'abri des tranchées profondes. Soudain, le capitaine Gaulard rassemble sa liaison, fait mettre la baïonnette au canon et, le revolver au poing, fonce sur l'assaillant à la tête d'une poignée d'hommes. Après un instant d'hésitation, les Boches refluent dans les boyaux, suivis par les nôtres. Le sergent Vernet, avec quelques grenadiers, atteint le groupe de tête, commandé par un officier, qu'il force à se rendre; tous lèvent les bras à l'exemple de leur chef. Le sergent Vernet a à peine tourné le dos que l'officier boche l'abat lâchement d'une balle en plein coeur; cette félonie devait recevoir un châtiment immédiat... Pendant ce temps, l'adjudant Sautereau, le sous-lieutenant Rouhan et l'adjudant Robin ont rassemblé leurs sections et prennent à revers l'ennemi, auquel ils coupent la retraite. Un violent combat s'engage, qui bientôt tourne à notre avantage: deux officiers, quarante hommes sont faits prisonniers. Peu

après, le sous-lieutenant Laparra, effectuant un nettoyage d'abris, capturait vingt-sept Boches et la compagnie Deffunt faisait sept prisonniers. (Le lieutenant-colonel Sallé allait être nommé officier de la Légion d'honneur pour ce beau fait d'armes.

«Brillant chef de corps, qui a su faire de son régiment une unité d'élite, lui communiquant son ardeur combative.»

Le 26 octobre 1918, violemment attaqué par l'ennemi, a réussi, grâce à son sang-froid et à son courage, à rétablir une situation délicate. A refoulé l'ennemi, lui infligeant de lourdes pertes et capturant 75 prisonniers, 10 mitrailleuses et 2 minenwerfer.

Quant au capitaine Gaulard, il recevait la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille, tandis que la Médaille militaire récompensait la bravoure des adjudants Robin et Sautereau et du sergent Rabiller.)

Par un ordre du jour spécial, le général de division témoigna sa satisfaction: «La 16e division a montré, le 25 et le 25, les belles qualités militaires qui caractérisent les troupes d'élite.

Depuis trois mois, sans un jour de repos, elle mène la tête de la poursuite.

Avant-hier elle a rompu la Hunding-Stellung sur tout son front d'attaque. A 17 heures, elle avait déjà fait plus de 500 prisonniers, pris 6 canons, de nombreux minenwerfer et mitrailleuses, et un matériel considérable.

Hier elle a repoussé une violente contre-attaque sur son flanc gauche, fait de nombreux prisonniers et rétabli une situation délicate par une belle offensive.

Officiers, sous-officiers et soldats, merci au nom de tous et honneur à nos morts glorieux qui ont mené le bon combat.»

Le 28 octobre, le bataillon Lauré, jusque-là en réserve de régiment, est engagé à l'aile droite de la division et a pour mission d'enlever le signal de Recouvrance. Une forte préparation d'artillerie précède l'attaque; l'ennemi répond violemment et son infanterie se montre très active. En dépit du bombardement et des rafales de mitrailleuses, le capitaine Rotinat, commandant un détachement mixte chargé d'assurer la liaison entre la 16e DI et la division de droite, fait preuve d'un mépris absolu du danger et marche avec ses hommes. Il réussit à atteindre la route de Recouvrance à Saint-Fergeux et, peu après, il est grièvement blessé. Fortement éprouvé, soumis à un barrage très serré, le bataillon Lauré ne peut aller plus loin et fixe sa ligne sur le bord de la route. Quelques heures plus tard, gêné sur sa gauche par une mitrailleuse ennemie, il s'en empare et fait deux prisonniers.

L'opération sur le signal de Recouvrance est la dernière attaque du régiment; il tient la position conquise jusqu'au 31 octobre, date à laquelle il est relevé par le 4e RI.

Le 2 novembre, au moment où la division doit quitter le 13e CA, le général Linde, sous les ordres duquel elle a combattu pendant trois mois, lui adresse un ordre du jour:

«En trente et un jours de combats ininterrompus, la 16e division a bousculé l'ennemi, le talonnant sans arrêt, franchissant tous les obstacles, la Vesle, le canal de la Marne à l'Aisne, la Suipe, la Retourne, l'Aisne, empêchant l'Allemand de se raccrocher à de puissantes organisations défensives, préparées de vieille date, et finalement crevant la position Hunding dont l'armée allemande tenait à maintenir à tout prix l'intégrité. «Indépendamment des résultats matériels obtenus, terrain reconquis, prisonniers par centaines, canons, mitrailleuses et matériel considérable tombé entre nos mains, le brillant effort de la 16e division a obligé l'ennemi à faire affluer devant elle une forte artillerie et ses réserves disponibles dans un rayon étendu. Outre l'action immédiate devant elle, elle a donc obtenu l'affaiblissement et la désorganisation d'une autre partie du front allemand.

La 16e division a marché victorieusement jusqu'aux extrêmes limites de ses forces; elle a bien mérité de la nation, elle peut être fière de son oeuvre. Moi, je suis fier de l'avoir eu sous ses ordres.»

Quant au régiment, il était cité à l'ordre de la Ve armée (le 3e bataillon avait obtenu une citation à l'ordre de la division:»Bataillon d'élite qui a fait preuve des plus belles qualités militaires et d'un magnifique esprit offensif, spécialement le 3 octobre: prise du village de Loivre; le 14: prise du village de Le Thour; et le 16 en repoussant une violente contre-attaque allemande. (Ordre de la division n°761 du 2 décembre 1918).

«Sous le commandement de son chef le lieutenant-colonel Sallé, vient d'affirmer une fois de plus, dans la poursuite de l'ennemi, de la Vesle au nord de l'Aisne, les plus belles qualités de mordant, de courage et d'habileté manoeuvrière.

A notamment, dans la période comprise entre le 23 et le 24 octobre 1918, fait 104 prisonniers, capturé 25 mitrailleuses, 2 minenwerfer, 1 fusil anti-tank et un matériel considérable, et, dans une brillante contre-attaque, rétabli complètement une situation délicate. (ordre de la Ve armée n°427, du 28 novembre 1918).

En deux longues étapes, le régiment traverse les champs de bataille où il a combattu, et c'est avec émotion et fierté qu'il mesure le long sillon qu'il a tracé à la poursuite de l'ennemi.

Le 4 novembre, il est sur les bords de la Marne, dans la région d'Epernay, où l'armistice vient le surprendre, le 11 novembre, au milieu de l'allégresse générale.

Chapitre VIII

La Fourragère

Depuis le mois de décembre, les régiments de la 16e division d'infanterie savent que la Fourragère aux couleurs de la Croix de guerre leur est conférée.

Mais les déplacements continuels et la dispersion des éléments de la division retardent le moment où l'insigne leur en sera remis officiellement. Ce n'est qu'aux premiers jours de février que l'ordre arrive de se préparer à la prise d'armes qui aura lieu à Fourmies. Chacun s'y emploie avec tout le soin que mérite une cérémonie où sera remise la récompense de quatre années d'efforts et de souffrances. Chaque régiment doit être représenté par un bataillon; pour le constituer, chaque compagnie fournit une section. Le lieutenant-colonel Sallé, momentanément évacué, est remplacé par le commandant Lauré.

Le 5 février, à 11 heures, le bataillon quitte Anor, avec le drapeau et la musique; le temps est froid et clair, la campagne toute blanche de neige, la route glissante de verglas. Le 85e traverse Fourmies, tous ses fanions déployés, et va se former en colonne double sur un des côtés de la place Verte, où se trouve déjà le 95e. Un à un, arrivent les détachements du 13e, du 29e RI, du 1er RAC du groupe de 108e lourd, du 4e génie.

Il est 14 heures lorsque les honneurs sont rendus au général Maistre, commandant le groupe d'armées, qui va représenter le maréchal commandant en chef. Après avoir parcouru le front des troupes, le général fait avancer les drapeaux des régiments d'infanterie, l'étendard du 1er régiment d'artillerie de campagne et le fanion du groupe lourd.

Au 85e revient l'honneur de recevoir le premier la Fourragère. Dans le grand silence de la place, où se presse la foule des habitants venus assister à la cérémonie, un officier d'état-major proclame le texte des citations du régiment: titres de gloire qui viennent s'ajouter à ceux du passé et que, tout à l'heure, symbolisera le cordon vert et rouge à la hampe du drapeau. Le général commandant la IIe armée cite à l'ordre de l'armée la 31e brigade d'infanterie, comprenant les 85e et 95e régiments d'infanterie:

«Energiquement conduite par son chef le général Reibell, s'est engagée brusquement dans la lutte après une marche forcée et s'y est trouvée dans une situation difficile. A force de ténacité, est parvenue à se maintenir et à arrêter l'offensive ennemie.»

Le général commandant la IIe armée, signé Pétain. Le général commandant la Ve armée cite à l'ordre de l'armée:

«Le 85e régiment d'infanterie, sous le commandement de son chef le lieutenant-colonel Sallé, vient d'affirmer une fois de plus, dans la poursuite de l'ennemi, de la Vesle au nord de l'Aisne, les plus belles qualités de mordant, de courage et d'habileté manoeuvrière.

A notamment, dans la période comprise entre le 23 et le 26 octobre 1918, fait 104 prisonniers, capturé 22 mitrailleuses, 3 minenwerfer, 1 fusil anti-tank et un matériel considérable, et dans une brillante contre-attaque rétabli complètement une situation délicate.»

Le général commandant la 1ère armée : signé Guillaumat.

Le général Maistre s'approche du drapeau incliné devant lui: «Au nom du Maréchal commandant en chef, je confère la Fourragère au 85e régiment d'infanterie».

Il noue la Fourragère au sommet de la hampe et le baiser qu'il dépose dans les plis du drapeau est un hommage à tous ceux qui combattirent sous son ombre glorieuse.

Tout à tour, les régiments voient leurs Drapeaux recevoir la Fourragère qu'ils lui ont gagné; puis les officiers, sous-officiers et soldats qui vont être décorés ou médaillés, se portent à côté des drapeaux. Le commandant Duchâteau, le lieutenant Brosseaud, le sous-lieutenant Canet reçoivent la plus belle des récompenses, méritée plus splendidement encore. Le sergent Marten est décoré de la Médaille militaire.

Enfin, c'est le défilé devant le général: les troupes viennent se masser à une extrémité de la place pour lui rendre les honneurs, tandis qu'il quitte le terrain. Les détachements, musique en tête, regagnent leurs cantonnements. Le 85e rentre dans Anor, la Fourragère à son drapeau et sur la poitrine de chacun de ses hommes.

Conclusion

Nous venons de suivre le long chemin parcouru par le régiment depuis la mobilisation jusqu'à la victoire, et nous avons essayé de marquer les étapes glorieuses qui inscriront de nouveaux noms à son Drapeau.

Au 1er août 1914, quand le tocsin sonna à travers toute la France, le réveil des rêves de paix, tous se sont levés pour la défense de la Patrie. Sans discuter, ils sont partis tout rayonnant d'enthousiasme et, après un immense effort de quatre années, ils ont brisé l'orgueilleuse armée allemande et amené la Victoire.

Dans ce patrimoine de gloire, les soldats du 85e se sont taillé une belle part.

Ceux qui, après avoir salué les poteaux-frontières abattus, connurent l'amertume infinie des jours et des nuits de retraite;

Ceux qui, au bois d'Ailly, ont arrêté avec leurs poitrines un adversaire que soutenait une artillerie formidable;

Ceux qui, au promontoire des Eparges, qu'ils savaient miné, attendaient stoïquement, dans la boue, l'heure du destin;

Ceux qui, le 17 avril 1917, se précipitaient à l'offensive avec la plus téméraire intrépidité;

Ceux qui, en Champagne, se défendaient jusqu'à la mort dans leur "lot";

Ceux qui, indifférents aux balles et aux grenades, se glissaient dans les lignes ennemies pour ramener des prisonniers;

Ceux qui, aux derniers mois, franchissaient la Vesle, la Suipe, la Retourne et l'Aisne, et sans repos, sans trêve, harcelaient l'adversaire;

Tous ceux-là ont été de bons ouvriers dans la grande oeuvre de salut.

Toujours sur la brèche, ils ont accepté les tâches les plus pénibles et subi, avec une émouvante abnégation, ce long martyre où tous les grades se confondaient. Ils ont toujours fait leur devoir très simplement, héroïques sans phrases, et ayant horreur de la forfanterie. Ils ont tout souffert, tout enduré avec une patience et une ténacité toute paysanne, le plus souvent dans la médiocrité d'un effort sans éclat et sans panache.

Et combien sanglant fut le sacrifice! Par centaines ils sont tombés au Champ d'honneur. En terminant, notre pensée doit aller vers ces Morts du Régiment tombés sans une plainte, les uns dans l'ivresse d'un assaut, les autres, plus nombreux, dans l'accomplissement de la tâche obscure de chaque jour. Ils ont tout donné sans marchander, aussi est-il juste que, dans le rayonnement de la Victoire dont ils ont ouvert la route, nous évoquions leur souvenir et nous nous penchions sur leur tombe!

La Fourragère du 85e régiment d'infanterie

Parti de Cosne, le 7 août 1914, sous les acclamations et les fleurs, le 85e régiment d'infanterie allait constamment se montrer digne de la confiance que lui témoignait ainsi la population. Partout où il sera engagé, on retrouvera «son courage, son mordant et son habileté manoeuvrière».

Après de rudes mois de campagne lorraine, le régiment est en train de prendre quelques jours de repos bien gagnés, quand, le 21 février, l'ennemi déclenche sur Verdun un bombardement d'une violence inouïe. C'est le début de l'effroyable bataille. Aussitôt alerté, le 85e accourt à marches forcées. La matinée du 25, il est rassemblé dans le ravin de la ferme de Thiaumont. Là-bas, vers Haudromont, la bataille fait rage. L'ennemi attaque avec une énergie farouche. Mais chacun comprend bien la grandeur de sa tâche. Il faut à tout prix parer à l'immense danger. Sans couvertures sous la neige, sans tranchées ni abris sous le pilonnage des obus de gros calibres, nos valeureux fantassins refoulent un ennemi bien supérieur en nombre. Avec une héroïque ténacité, ils maintiennent leurs positions; bien plus, ils contre-attaquent avec fureur, vengeant leur colonel mortellement frappé. Enfin, épuisé, décimé, le régiment doit céder sa place à d'autres.

Mais la ruée boche ne passera pas.

L'automne de 1918 réservait encore au régiment des journées singulièrement glorieuses. Cette fois, la victoire est à nous, on la tient. Nos braves Poilus s'élancent donc pleins d'espérance. Franchissant la Vesle le 1er octobre, ils ne cessent de marcher et de combattre, malgré les conditions matérielles très précaires, sous de violents tirs d'obus toxiques. Le 23 octobre, enfin, après avoir réduit l'une après l'autre les avancées de la «Hunding-Stellung», ils s'accrochent aux réseaux de fils de fer de la position elle-même.

Le 25, réserve de division, le 85e régiment d'infanterie participe derrière les régiments d'attaque au nettoyage des tranchées Hunding qu'il occupe. Mais, dès le 26 au matin profitant du brouillard, l'ennemi contre-attaque en forces, prend le bataillon de flanc-garde à revers et s'infiltré dans les tranchées. Le poste de commandement du colonel doit faire face en arrière et tirer sur les Boches qui menacent de le tourner. Le brouillard cependant se lève et la situation apparaît nettement. Une énergique contre-attaque dégage aussitôt le terrain conquis la veille et ramène vivement jusqu'à sa position de départ l'ennemi qui laisse entre nos mains une centaine d'hommes, plusieurs officiers et un matériel considérable.

Une seconde citation à l'ordre de l'armée confère alors au 85e régiment d'infanterie le droit au port de la Fourragère.